

INTRODUCTION

Les écrivains au risque de la littérature. L'État et les intellectuels en Arménie soviétique

Claire MOURADIAN

Directrice de recherche émérite
CNRS/EHESS (FR)

Claire.Mouradian@ehess.fr

Doi : 10.5077/journals/connexe.2022.e1042

Résumé

Cet article porte sur la **littérature arméno-soviétique** et étudie les relations entre le pouvoir communiste et les écrivains. Ces derniers sont soumis aux injonctions d'un État totalitaire qui, depuis Lénine, a toujours considéré la littérature comme un instrument de propagande, et les hommes de lettres – et plus généralement les intellectuels – comme des auxiliaires du Parti. D'où la difficulté de traiter de courants et d'esthétiques littéraires indépendamment des diverses phases de l'histoire de l'URSS. Outre des questionnements communs aux peuples non-russes – s'agit-il d'une littérature nationale ou provinciale ? –, en Arménie s'ajoute ceux spécifiques à un pays héritier d'influences culturelles diverses après plusieurs siècles de partage entre des empires, une double norme linguistique (orientale et occidentale), et une diaspora mondiale issue du génocide de 1915. On y mesure ainsi les effets de la volonté uniformisatrice d'une littérature devant être « nationale par la forme, socialiste par le contenu », aboutissant souvent à sa folklorisation, mais aussi une certaine résistance des « ingénieurs des âmes » à ce processus.

Mots-clés : Arménie, littérature, URSS, histoire, question nationale

Abstract

This article focuses on **Soviet Armenian literature** and examines the relationship between communist power and writers. The latter were subject to the injunctions of a totalitarian state which, since Lenin, has always considered literature as an instrument of propaganda, and writers –and more generally intellectuals– as auxiliaries of the Party. Hence the difficulty of dealing with literary currents and aesthetics independently of the various phases of the history of the USSR. In addition to issues common to non-Russian peoples –is it a national or provincial literature?–, in Armenia, we can add those specific to a country that has inherited diverse cultural influences after several centuries of division between empires, a double linguistic norm (Eastern and Western), and a worldwide diaspora resulting from the genocide of 1915. We can thus measure the effects of the attempt to standardise a literature that must be “national in form, socialist in content”, often leading to its folklorisation, but also a degree of resistance to this process by the “engineers of souls”.

Keywords: Armenia, literature, USSR, history, national question

La littérature doit devenir une littérature de parti (...). Elle ne saurait être une affaire individuelle, indépendante de la cause générale du prolétariat. À bas les littérateurs sans parti ! À bas les surhommes de la littérature. La littérature doit devenir un élément de la cause générale du prolétariat, « une roue et petite vis » dans le grand mécanisme social-démocrate, un et indivisible, mis en mouvement par toute l'avant-garde consciente de la classe ouvrière. La littérature doit devenir partie intégrante du travail organisationnel, méthodique et unifié du parti social-démocrate.

Lénine, *L'organisation du Parti et la littérature de parti*, 1905¹

Dès 1905, Lénine posait de façon péremptoire et programmatique les fondements futurs de la vie littéraire en URSS, désormais affaire d'État et auxiliaire du Parti dans la fabrique de « l'homme nouveau » et la construction de la société communiste. La formule stalinienne de l'écrivain « ingénieur des âmes » résumera bientôt le rôle des hommes de lettres². Elle s'inscrit, tout en la dévoyant, dans la continuité d'une certaine tradition russe de « l'écrivain-citoyen » engagé, que l'on retrouve dans le monde arménien où les rares lettrés se sentent investis d'un devoir moral du progrès de la nation à l'heure du *Zartonk*³, le « réveil », dans le contexte du Printemps des Peuples du XIX^e siècle.

Dès octobre 1917, l'orthodoxie idéologique et l'utilité sociale prévalent, sinon toujours dans la création, du moins dans la publication des oeuvres. L'instauration de la censure « pour déjouer la contre-révolution » est l'une des premières mesures du régime avec le décret sur la presse dès le 27 octobre/9 novembre 1917. Les éditions d'État ou *Gosizdat* sont créées en 1919. Le *Glavlit*, la Direction principale aux affaires de Littérature et d'Édition auprès du Commissariat du Peuple à l'Éducation, l'administration centrale de la censure préalable, est installé en 1922 et ne disparaîtra qu'en 1991 (Depretto 2001 ; Vaissié 2016).

Dès lors, peut-on retracer une histoire de la littérature, des courants esthétiques, des mouvements littéraires quand les thèmes et les canons sont imposés par le Parti ? Quand « on crée la littérature par décret gouvernemental et qu'on l'impose au public avec un pistolet » (Zarian 1981, 73) ? Combien d'oeuvres écrites « pour le tiroir », parfois redécouvertes et publiées à la chute du régime, plus souvent perdues à jamais, faute d'avoir été sauvées par le *samizdat* ou par une publication à l'étranger constituent cette littérature du silence ? Comment jauger les goûts et les succès littéraires, quand tirages et rééditions sont planifiés par le Parti suivant la ligne politique du moment ? La circulation clandestine ou l'envolée du prix d'un ouvrage recherché au marché noir peuvent en être des indices, mais difficiles à cerner.

Traiter de la littérature à l'époque soviétique revient donc à étudier la politique littéraire du Parti et les relations entre le pouvoir et les écrivains, avec une constante – la soumission de la littérature aux objectifs de l'État soviétique – et des oscillations tenant à la plus ou moins grande marge de liberté laissée aux littérateurs, au fil des diverses phases de l'histoire de l'URSS⁴.

En Arménie s'ajoutent des questionnements spécifiques à la littérature des peuples non-russes et à l'histoire du pays : héritages et influences culturels pluriels après des siècles de partage entre plusieurs empires, double norme linguistique du démotique (occidentale dans l'Empire ottoman, forgée sur le dialecte de Constantinople, et orientale au Caucase russe et en Iran, sur la base du parler de Tiflis), génocide, existence d'une diaspora. On y mesure d'autant plus les effets de la volonté uniformisatrice d'une culture devant être « nationale par la forme, socialiste par le contenu », aboutissant à sa folklorisation.

Littérature arménienne soviétique ou littérature soviétique en langue arménienne ? Littérature nationale ou littérature provinciale ? Le statut des lettres reste ambivalent. Et que dire de la littérature publiée dans la diaspora soviétique ou extérieure, par des écrivains d'origine arménienne, mais d'expression russe, géorgienne, ukrainienne, française, anglaise, etc. ?

1. Un héritage très sélectif

C'est sur la base des provinces orientales de l'Arménie conquises par la Russie au début du XIX^e siècle qu'un État arménien s'est reconstitué en mai 1918, à la faveur de l'effondrement de l'Empire des tsars. L'indépendance fut apocalyptique et éphémère (Ter Minassian 1989 ; Hovannisian 1971 et 1987). Luttés avec les voisins géorgiens et azéris pour la délimitation des frontières, enclavement, insuffisance de ressources, poids des réfugiés rescapés du génocide, famine et épidémies, désintérêt des Puissances victorieuses de l'Entente pour appliquer les clauses du traité de Sèvres qu'elles ont pourtant signées (Mouradian 2021) : prise en tenailles par l'alliance opportuniste entre les héritiers des anciens empires sous de nouveaux oripeaux, la Russie bolchevique et la Turquie kémaliste, l'Arménie est bientôt soviétisée. Dès lors, l'influence de la langue et de la culture russes va devenir prépondérante. L'héritage culturel des Arméniens de l'Empire ottoman, déjà mis à mal par l'anéantissement des élites en 1915, est considéré comme « bourgeois ». Celui des Arméniens de Russie est aussi écarté, sauf s'il est estampillé « progressiste ».

Parmi les admis au Panthéon du patrimoine littéraire, on peut citer : Khatchadour Abovian, fondateur du roman moderne en langue vernaculaire *Les plaies de l'Arménie* [Վերք Հայաստանի] (1848), dont la critique de la domination persane peut apparaître, en creux, comme un appel à la conquête russe ; Stépan Nazariantz et son disciple Mikael Nalbandian, amis des « démocrates révolutionnaires » russes (Herzen, Tchernychevski, etc.), auteurs de poésie civique et dénonciateurs du cléricalisme et du conservatisme ; Perdj Prochian et Ghazaros Aghayan, critiques des « rapports capitalistes » dans le monde rural et des « vices de la bourgeoisie ». Raphaël Patkanian (ou Kamar Katiba) et le « Walter Scott » arménien, Raffi (1835-1888), promoteurs du récit patriotique de libération nationale, sont dans une situation plus délicate. Ils ne peuvent être mis en avant qu'à des moments particuliers, par exemple pendant la Seconde Guerre mondiale lorsqu'il faudra stimuler l'esprit de résistance.

En revanche Gabriel Soundoukian, Chirvanzadeh, Nar Dos (Mikael Hovhannissian), critiques des travers de la bourgeoisie de Tiflis et Bakou, ou Hovhannès Hovhannissian qui met en lumière les injustices sociales, peuvent apparaître comme des opposants à l'ancien régime. Toutefois, ces derniers ne bénéficient pas de l'aura des poètes ouvriéristes ou de quelques libéraux rachetés par leur ralliement précoce aux bolcheviks tels le très populaire auteur de contes, Hovhannès Toumanian, « réaliste optimiste », le romancier Térénig Demirjadian, ou encore le « poète du malheur national » Avétik Issahakian.

De la littérature d'Arménie occidentale, le nouveau régime ne gardera que quelques « réalistes critiques » : le « Molière arménien », Hakob Baronian, le satiriste Arpiar Arpiarian, le « Maupassant arménien » Krikor Zohrab, la féministe Serpouhi Dussap, ou encore Tigrane Kamsarakan. Zabel Essayan appartient à ce même groupe, et apporte sa caution au régime en s'installant en Arménie qu'elle estime libérée dans son *Prométhée libéré de ses chaînes* [Պրոմէթէոս ազատագրուած] (1928). Quelques poètes symbolistes – Siamanto, Daniel Varoujan, Rouben Sévak – ne seront « retrouvés » qu'après la mort de Staline. La liste des auteurs interdits varie suivant les époques⁵.

La littérature orale – contes et légendes, comme l'épopée *David de Sassoun* [Սասունիցի Ռազմիք], ou les chants de Sayat Nova – bénéficie de l'étiquette « populaire », même s'il ne s'agit souvent que d'un folklore réécrit par les premiers ethnographes arméniens du XIX^e siècle, qui peut participer à l'élaboration d'une identité figée.

2. Face à la révolution bolchevique : partir ou servir ?

Comme en Russie, deux tendances dominaient la littérature au tournant du XX^e siècle : le symbolisme en poésie et le réalisme dans le roman (Etkind *et al.* 1987–1992)⁶. Parmi les jeunes écrivains qui s'insurgent contre la tradition, les plus bruyants sont les futuristes qui réclament l'abolition des académies, lancent des manifestes insolents.

Déjà affectée par la Première Guerre mondiale, la vie littéraire est bouleversée matériellement par les révolutions russes et la Guerre civile : maisons d'édition interdites ou étouffées par la censure, nouveaux impôts, pénurie de papier, ou encore fermeture des imprimeries. L'édition est bientôt concentrée entre les mains des soviets locaux et des organisations culturelles et éducatives du prolétariat ou *Proletkult*. Réduite au dixième de ce qu'elle était en 1913, la production « littéraire » consiste de plus en plus en brochures de propagande et ouvrages incarnant la ligne officielle. La précarité, l'émigration, l'enrôlement dans les armées rouge ou blanche, la famine et la terreur réduisent à néant la vie culturelle arménienne.

Soviétisée en décembre 1920, l'Arménie expérimente un raccourci du « communisme de guerre ». Mais le nouveau régime ne s'installe vraiment qu'à partir d'avril–juillet 1921, après l'écrasement de dernières tentatives d'insurrection. Depuis la révolution russe de 1905 et surtout depuis 1917, quelques écrivains s'étaient enthousiasmés pour le climat messianique

et héroïque, propre à cette période tumultueuse, sans nécessairement adhérer à l'idéologie bolchevique. Rares sont ceux qui pressentent de quoi elle est porteuse. Parmi ces « compagnons de route », le « Gorki arménien » et père de la littérature prolétarienne, Hakob Hakobian, offre ses odes aux révolutions russes et à la Commune de Bakou⁷, tout comme Chouchanig Kourghinian, Arazi ou encore Vahan Térlian. Ce dernier, membre du Comité Central exécutif du POSDR, mandaté pour s'occuper notamment des affaires arméniennes, salue Octobre, et seule sa mort prématurée en janvier 1920 l'empêchera de jouer un rôle autre que celui de précurseur et de modèle⁸.

Mais s'il est un poète qui s'identifie avec l'ardeur et le romantisme révolutionnaires, c'est le tout jeune Yéghiché Tcharents. Ancien volontaire pro-dachnak sur le front russo-turc au Caucase, collaborateur de la presse du parti indépendantiste *Tziatzan* [Arc-en-ciel], il rejoint les bolcheviks. Son poème *Les foules sont devenues folles* [Ամբոխները խելազարված] (1918)⁹ s'inspire de Maïakovski qu'il fréquente à Moscou avant de revenir à Erevan, au début des années 1920¹⁰.

3. Les années 1920 : les écrivains en liberté surveillée à l'heure de la NEP

Ce n'est qu'à l'été 1921 que l'Arménie entre vraiment dans l'ère soviétique. Le pays est mutilé territorialement, il a perdu sa souveraineté, mais son statut étatique reste acquis, tout comme celui de mère-patrie. La « conscientisation » nationale à laquelle avaient oeuvré les élites au XIX^e siècle a été précipitée par la communauté de destin face au génocide et aux pogroms de Transcaucasie et par l'indépendance, même si elle fut éphémère. De nation culturelle et religieuse, les Arméniens se sont constitués en État-nation politique qu'il convient d'organiser et de contrôler.

En s'emparant du pouvoir, les bolcheviks arméniens, comme leurs camarades russes, voulaient dynamiter l'ordre ancien et créer un monde nouveau. Faute de moyens et d'hommes¹¹, ils devront établir des priorités, notamment stabiliser leur position, organiser le parti local et mettre en place une infrastructure légale administrative et judiciaire. Ces impératifs tempèrent la volonté d'encadrer la vie culturelle d'autant que les débuts du régime coïncident avec la NEP et ses concessions aux traditions et au marché.

Le discours internationaliste s'accompagne de « l'indigénisation » des cadres, pour mieux « enraciner »¹² le régime : le relatif libéralisme économique et le recours aux investissements et aux experts étrangers n'empêchent pas le maillage politique et la coercition. Écrivains et essayistes doivent choisir leur camp, s'exiler ou rester, collaborer ou garder leurs distances par prudence, détachement artistique ou mépris à l'égard des bolcheviks.

Le ralliement est favorisé par l'atmosphère de réconciliation qui semble prévaloir. Lénine n'a-t-il pas, dès avril 1921 et l'écrasement de la Géorgie dont l'indépendance avait été reconnue *de jure*, rappelé à l'ordre les camarades caucasiens, leur enjoignant de tempérer

leur zèle internationaliste, ne serait-ce que par réalisme face aux révoltes contre les méthodes bolcheviques, dont celle des marins de Cronstadt¹³ ?

En août 1922, la XII^e conférence du PC(b) préconise donc la réconciliation avec les intellectuels, techniciens, scientifiques, écrivains, etc., prêts à collaborer avec le régime. D'où l'appel aux « compagnons de route »¹⁴ auxquels est proposée la sécurité matérielle, argument non négligeable pour des écrivains ne pouvant plus vivre ni de leur fortune familiale, confisquée, ni de leur plume en exil. Hovhannès Toumanian écrit le 4 octobre 1921 à Avétik Issahakian, alors à Venise, que « la littérature et l'art en particulier n'ont jamais été l'objet d'autant d'attention » et qu'un décret prochain va attribuer des allocations à un certain nombre d'écrivains et d'artistes avec la garantie de « toutes les autorisations, moyens et facilités » :

Le pays est en ruines. La sécheresse a aussi causé beaucoup de dégâts. Mais ils font beaucoup d'efforts pour sauver et construire, et il faut que nous les aidions par tous les moyens (Aghababian et Toptchian 1957, 50).

Si la question de l'héritage est complexe, celle de la création d'un art nouveau et de sa nature : révolutionnaire ? prolétarien ? soviétique ? – ne l'est pas moins.

La prolifération de groupes et d'associations d'écrivains, de revues, de soirées poétiques, et de conférences annoncent le renouveau ou, du moins, sa promesse. C'est aussi le cas dans les communautés de la diaspora issues du génocide. À Moscou, l'Institut Lazarian, devenu Maison de la Culture de l'Arménie soviétique en septembre 1921, publie la revue *Koura*. À Tbilissi, qui conserve son rôle de capitale culturelle des Arméniens du Caucase malgré l'éviction d'une grande partie de la communauté, une Maison de l'Art arménien est créée en mars 1921. Une Section arménienne de l'Association des écrivains prolétariens de Géorgie se met en place sous l'égide d'Hagop Hagopian et d'Arazi, avec son organe, *Darbnots* [La Forge]. Une section équivalente est créée à Bakou en 1925.

Erevan s'installe dans un rôle inédit de Jérusalem des Arméniens (Ter Minassian 2007) et de capitale culturelle. À la veille de la conquête russe en 1828, elle n'est qu'une ville-forteresse persane, seulement auréolée de sa proximité avec le siège catholico-salutaire d'Etchmiadzine. Même instauré chef-lieu du gouvernement d'Erevan par le pouvoir tsariste, ce n'était encore qu'une grosse bourgade d'environ 11 000 habitants à la veille de la Première Guerre mondiale. Alexandropol, rebaptisé Lenakan en 1924 à la mort de Lénine (désormais Gyumri), la dépassait alors, tant démographiquement (51 000 habitants en 1914) qu'aux plans économique et culturel¹⁵.

En décembre 1921, une *Association arménienne des travailleurs de la littérature artistique* est fondée sous la houlette de vieux bolcheviks (dont Ts. Khanzadian), proches du Commissariat à l'Instruction publique. Les « compagnons de route » sans parti se regroupent dans la *Société des écrivains arméniens* ; les aspirants aux galons d'écrivains prolétariens et d'avant-garde rejoignent les « écoles » et revues aux mêmes titres que celles de la Russie soviétique.

Le 14 juin 1922, à l'instar des manifestes futuristes provocateurs, la *Déclaration des Trois* [Երեքի դեկլարացիա] de Yéghiché Tcharents, Azad Vechtouni, et Kévork Abov tonitruent que « l'actuelle poésie arménienne est une phthisique irrémédiablement condamnée à mourir. L'unique justification de son existence, c'est son état d'agonisante ». Ils exigent « d'exprimer ce qui est actuel – mouvement, lutte des classes, fer et rouge ». Ils publient un bulletin, *Yereke* [Les Trois], organisent des soirées, font scandale, avant de se séparer. En décembre 1922, Vechtouni constitue avec Vahram Alazan, Vanandetsi, Naïri Zarian et Gourguen Mahari¹⁶ une *Association des écrivains prolétariens d'Arménie*, filiale de l'Association panrusse, dotée de son organe, *Mourdj* [Marteau]. Yéghiché Tcharents rejoint en mars 1923 un éphémère *Club de discussion sur la littérature et l'art*, qui comprend notamment le peintre fauviste Martiros Sarian (1880–1972), Vahan Totovents, le dramaturge et publiciste Tigrane Hakhoumian.

Car la bataille est rude pour occuper le terrain et plaire, ou du moins ne pas déplaire, au pouvoir : polémiques autour de la théorisation de la littérature prolétarienne – issue du prolétariat ou créée pour lui en son nom ? révolutionnaire ou auxiliaire du régime ? –, procès littéraires aux conséquences bientôt fâcheuses, recueils collectifs et revues constituent souvent l'essentiel de l'activité, non sans clivages entre les pionniers éduqués parmi les classes supérieures tel Hakob Hakobian, et les autodidactes issus des classes populaires, entre les combattants révolutionnaires de la première heure tel Yéghiché Tcharents, et ceux du lendemain, redoublant de zèle pour prouver leur loyauté aux vainqueurs. Sous l'étendard de la « lutte des classes », ces derniers pratiquent volontiers la dénonciation politique et l'intimidation, d'abord à l'égard des « compagnons de route », avant de s'attaquer, plus tard, à leurs concurrents directs. Leurs excès vont obliger le Parti à intervenir : le théoricien officiel de l'art prolétarien, Artachès Karinian, conseillera aux plus exaltés d'aller plutôt étudier l'agronomie, la médecine ou l'architecture pour se rendre utiles.

Dans cette période d'ancrage du régime, la ligne en vigueur du « communisme national » laisse subsister quelques « anciens », en attendant que les « modernes » acquièrent leurs lettres de noblesse. La principale revue culturelle des années 1920, *Nork* [Temps nouveaux] reste ouverte à des voix diverses, à la différence de celle des gardiens de l'orthodoxie, *Dirkeroum* [En sentinelle], l'équivalent local de *Na Postu* [Au Poste], l'organe du groupe Octobre qui contrôle le RAPP, l'Association russe des écrivains prolétariens.

Le Parti douche les surenchères en rappelant qu'il détient le monopole de l'orientation idéologique et du contrôle de la vie culturelle par sa résolution du 1^{er} juillet 1925, *Sur la politique du parti dans le domaine des belles lettres* [Պարտիայի քաղաքականությունը գեղարվեստական գրականության մարզում]¹⁷. Qualifiant de « phénomène des plus néfastes » la « morgue communiste » et « l'attitude désinvolte et méprisante envers l'héritage culturel du passé ainsi qu'envers les spécialistes de la parole littéraire » des écrivains prolétariens, la résolution est perçue comme une forme de concordat entre le pouvoir et les écrivains. Pourtant, elle se lit bien comme un appel à la patience des jeunes, « leaders

idéologiques de la littérature soviétique », tant que l'on a encore besoin des « compagnons de route » – comme des crédits et des experts étrangers pour relancer l'économie mise à mal par le « communisme de guerre ». C'est aussi une mise en garde contre tous ceux, même les plus proches, qui ne se contentent pas du rôle d'auxiliaires du Parti.

Yéghiché Tcharents crée en 1925, avec Gourguen Mahari, l'association *Novembre*, qui s'oppose au sectarisme des prolétariens. Plusieurs « anciens » – Avétik Issahakian, Zabel Essayan, Kostan Zarian, Chirvanzadeh – reviennent en Arménie, attestant de l'ouverture.

Mais l'heure est déjà à la reprise en main. En mars 1925, la mort d'Alexandre Miasnikian¹⁸ dans un accident d'avion, en compagnie de plusieurs vieux camarades de Staline, suscite des rumeurs. La disparition de cet ancien « spécifiste » (Ter Minassian 1978), réputé modéré, est un tournant. À partir de 1926–1927, sur fond d'exacerbation de l'antagonisme entre Staline et Trotski, un lien direct commence à s'établir entre activité littéraire et attitude politique. Au-delà de la mise en ordre de marche organisationnelle, quel bilan littéraire peut-on faire de la période de la NEP ? Peut-être parce qu'elle correspond mieux à une époque d'emphase et d'exaltation révolutionnaire, la poésie est le genre le plus représenté des « anciens » comme des « modernes ». Elle se plie aux thèmes obligés : odes à la construction socialiste de Hakob Hakobian¹⁹, chants du travail d'Alazan ou de Kegham Sarian (1902–1972), ballades à la gloire de Lénine ou des 26 commissaires de Bakou de Naïri Zarian, poèmes lyriques de Mahari ou de Norents, fables propagandistes d'Atabek Khnkoyan. La prose reste le domaine des écrivains confirmés, en particulier des « compagnons de route » qui, à l'instar de Térénig Demirdjian et Stépan Zorian, tentent de s'adapter en mettant en scène des héros des temps nouveaux. La satire politique est encore tolérée, mais l'essentiel du recueil *Alphabet national* [Ազգային Այբբենարանը] (1926) de Ler Kamsar, par ailleurs rédacteur de la rubrique humoristique du quotidien *Khorhrdayin Haiastan* [Խորհրդային Հայաստան], date de la période prérévolutionnaire.

Faute de classe ouvrière, le thème paysan est encouragé. On peut évoquer Axel Bakounts, resté à l'écart des groupes littéraires et de leurs polémiques, ancien dachnak qui a accepté de présider le congrès d'auto-liquidation du parti à Erevan en novembre 1923 (Ter Minassian 1998), agronome de formation. Dans ses recueils de nouvelles, tels *La vallée des ténèbres* [Մթնաձոր] en 1927 (Mikirtitchian 1958 et 1959) ou *La Violette des Alpes* [Ալպիական մանուշակ], il fait revivre la paysannerie de son Zanguézour natal, avec son parler et ses drames personnels ou collectifs face à l'irruption brutale de la guerre et de la révolution.

Poète précoce et aventurier, Yéghiché Tcharents symbolise ce temps des troubles par son œuvre et son parcours. Méditation passionnée sur le destin de son pays, du génocide (Tcharents 2010) au stalinisme, son œuvre se nourrit aux styles les plus divers : poésie mystique médiévale de Grégoire de Narek, bardes du Caucase comme Sayat Nova, avant-garde russe et classiques anciens et modernes variés : Dante, Pouchkine, Goethe, Heine, Walt Whitman, Nazim Hikmet. Au début des années 1920, ses poèmes tels *L'histoire de*

Sako, le laboureur [Մաճկալ Սաքոյի պատմությունը] (1924), *Lénine et Ali* [Լենինն ու Ալին] (1925), *Le mur des Fédérés* [Մյուր դե Ֆեդերե] (1925), célèbrent la révolution internationaliste. Roman satirique sur les mythes nationaux, *Le pays Nairi* [Երկիր Նաիրի] (1922-1925)²⁰ est plus ambivalent.

Yéghiché Tcharents est décrit par ses contemporains comme un ami généreux, un mari et un père affectueux, mais aussi un voyou braillard, drogué, ayant l'injure et le coup de feu faciles. Ne s'est-il d'ailleurs pas octroyé le pseudonyme de « Tcharents », le « mauvais garçon » ? En 1924-1925, sa tournée en Occident, pour rallier les écrivains en exil, constitue un choc, lui qui, « armé de slogans, avait réponse à tout et pouvait étaler son ignorance en toute impunité », selon Kostan Zarian qui en a dressé un fin portrait sous le nom de « Tchartcharian » [le torturé] :

Jusqu'à-là, tout était simple, il avait vécu satisfait, sans conflit intérieur, sans douter, sans analyser :
« Moscou raisonnait pour lui et Erevan lui fournissait l'émotion » (Zarian 1982)²¹.

À son retour, au moment où, ébranlé dans ses certitudes, ses réactions sont épiées, il est emprisonné pour un délit de droit commun dont il tire ses *Souvenirs de la maison de rééducation de Erevan* [Հիշողություններ Երևանի ուղղիչ տնից], à la manière des *Souvenirs de la maison des morts* [Записки из Мёртвого дома] de Dostoïevski, mais pour y célébrer la rédemption par la prison soviétique, école de civisme et de formation de l'homme nouveau. C'est sans doute l'une de ses dernières concessions au régime. Par la suite, il chante l'Arménie éternelle, ses paysages, ses monuments, son peuple, ses valeurs traditionnelles et l'esprit de résistance nationale que symbolise un acrostiche célèbre : « Peuple arménien, ton seul salut réside dans ta force unie ! », au beau milieu d'une ode à Staline. De plus, Tcharents, au premier congrès de l'Union des Écrivains soviétiques en 1934, ose décrire au vitriol la situation des écrivains dans son hommage à Gorki lors du centenaire de sa naissance, « unique voix humaine » d'une littérature soviétique, « devenue entièrement stéréotypée et conventionnelle »²².

4. La fabrique de l'écrivain soviétique

La parenthèse de la NEP s'achève en 1928, la « Deuxième révolution » commence : planification quinquennale, industrialisation, collectivisation forcée des campagnes, révolution culturelle. Dans *Le passant et son chemin* [Անցորդը եւ իր ճամբան] (1928), Kostan Zarian a décrit de façon saisissante l'effroi qui s'abat sur les intellectuels alors que sonne le glas du « communisme national ». Yéghiché Tcharents perd son immunité de poète patenté de la Révolution et de Lénine et se voit ordonné de rejoindre le « front uni » de lutte contre l'idéologie « bourgeoise ». En avril 1928, la vieille garde du PC(b) d'Arménie cède la place à une nouvelle génération de communistes ne devant leur carrière qu'à Staline. Les écrivains prolétariens sont regroupés dans une Union des écrivains prolétariens d'Arménie (1927), puis dans une Fédération des écrivains soviétiques (1929) incluant les « compagnons de route ». Tous doivent bientôt se

conformer à l'injonction du Comité central de décembre 1928, d'une littérature « instrument de mobilisation des masses autour des principaux problèmes politiques et économiques ». La critique littéraire, dont le rôle est promu, en devient le baromètre. La revue *Nor Oughî* [Nouvelle Voie] (1929-1932) qui succède à *Nork* [Temps nouveaux], commence à bâillonner les voix, sous la vigilance tatillonne des prolétariens de *Grakan Dirkeroum* [En Sentinelle Littéraire] (1927-1932).

En août 1929, la campagne contre Boris Pilniak et Evguéni Zamiatine, qui ont publié des oeuvres critiques à l'étranger²³, inaugure un nouveau modèle de procès littéraire : réquisitoire sans appel, réprobation unanime, repentir des accusés. En Arménie soviétique certains optent pour l'exil (Kostan Zarian), le silence (Avétik Issahakian), ou les paradis artificiels (Yéghiché Tcharents).

En octobre 1931, la lettre de Staline à la revue *Révolution* instaure l'autocratie du successeur de Lénine en matière d'idéologie. La résolution du Comité central du Parti du 23 avril 1932, *Sur la refonte des organisations littéraires et artistiques*, dissout tous les groupements culturels et établit les unions artistiques, dont l'Union des Écrivains soviétiques (UES), « ouvertes à tous ». L'almanach *Octobre/Novembre* (1932) est l'application de cette volonté d'embrigadement de l'ensemble des écrivains. *Grakan Tert* [Journal littéraire] (1932-) se substitue à toutes les revues littéraires supprimées. Doté de la « boîte à outils » du « réalisme socialiste », décrivant la réalité non comme elle est, mais comme il convient de la voir dans son « développement révolutionnaire », l'écrivain devient un « ingénieur des âmes ».

Lors du 1^{er} congrès fédéral de l'UES, en 1934, 597 délégués se réunissent. Ils représentent environ 1 500 écrivains de 52 nationalités. Pour l'occasion, 42 personnalités étrangères se joignent à eux, dont Romain Rolland, André Gide, André Malraux, Aragon, Upton Sinclair, John Dos Passos. Sous la présidence de Maxime Gorki, cette messe internationaliste commence par un hymne à Staline et une profession de foi. Jdanov donne la formule à suivre pour la culture des peuples de l'URSS : « socialiste par le contenu, nationale par la forme ». La critique de l'arrogance russe flatte les délégués des républiques soviétiques. Mais le plaidoyer vibrant de Yéghiché Tcharents en faveur des cultures nationales résonne déjà comme un baroud d'honneur (Nichanian 2006) face aux préconisations officielles : multiplication des traductions respectives et interpénétration des littératures russes et non-russes. Comme dans la *Ferme des animaux* d'Orwell, certaines apparaissent d'emblée plus égales que d'autres : en 1934, face à 481 ouvrages de la littérature russe traduits dans diverses langues nationales, seuls 18 écrivains soviétiques non-russes ont droit à une traduction en russe. Celles en langues étrangères ne font qu'accroître l'asymétrie (Melkonian-Minassian 1987, 171 et sq.).

La création de l'UES instaure la mainmise directe de l'État et du Parti. Comme la « charte » de 1925, elle est d'abord perçue comme une mesure libérale mettant fin au règne des chiens de garde féroces qu'étaient les écrivains prolétariens. De fait, la suppression de ces intermédiaires laisse les écrivains seuls face au pouvoir. Il n'y a plus désormais ni « compagnons

de route » ni « prolétariens », ni « anciens » ou « modernes », ni « traditionalistes » ou « révolutionnaires », suspects, ennemis ou alliés, couverts de louanges ou criblés de critiques. Il ne reste plus que des écrivains « soviétiques » ou « antisoviétiques », ce qui vaut privilèges, tirages de masse, traductions, revenus et avantages sociaux variés, ou bien procès pour haute trahison, bagne sibérien ou une balle dans la nuque. Jusque-là, les résolutions du Comité central, les consignes des chefs de file du mouvement prolétarien, les directives de la censure cernaient ce sur quoi il ne fallait pas écrire. Désormais, le Parti déterminera ce sur quoi il faut écrire et comment l'écrire. La définition de la méthode esthétique du réalisme socialiste est d'ailleurs incluse dans les statuts de l'UES comme des autres unions artistiques (pour le cinéma, la musique, la peinture, etc.).

Au Caucase, la Grande Terreur se déroule sous l'égide de Beria. En 1936-1938, près du tiers des membres de l'UES y sont arrêtés, exécutés ou expédiés au goulag. Les rescapés ne doivent leur survie qu'à la servilité, la discrétion, parfois le hasard. En Arménie, le coup d'envoi des purges est donné par le « suicide » du chef du PC, Aghassi Khandjian, dans le bureau de Beria en juillet 1936. Comme dans les autres Républiques, l'intelligentsia nationale est exterminée. Les oeuvres des écrivains réprimés sont interdites et retirées des librairies et bibliothèques. Tcharents, Bakounts, Hakob Hakobian, Ler Kamsar, Mahari, Alazan, Norents, M. Armen, sont parmi les victimes (Mikirtitchian 1953 ; Darian 1953).

« Entièrement stéréotypée et conventionnelle », comme le prédisait Yéghiché Tcharents, la vie littéraire se résume à des séries d'échanges et de réceptions de délégations, de réunions administratives, de conférences, de résolutions du Parti et d'articles louangeurs de sa sagesse infinie, dans une langue de bois de plus en plus caricaturale.

Les jubilés commémoratifs achèvent de stériliser la vie culturelle et uniformisent les références. Après Gorki, célébré pour son 65^e anniversaire, comme « le plus grand écrivain russe vivant », c'est le tour de Pouchkine, en 1937, intronisé lors du centenaire de sa mort comme « le plus grand poète russe » disparu. En Arménie, sont à l'honneur Abovian (1933), chantre de « l'orientation russe » ; Hakob Hakobian, le « grand précurseur de la littérature prolétarienne » (1931) ; Chirvanzadeh et Nar Dos (1930), Toumanian, le poète populaire (1933) et Avétik Issahakian, patriarche de la littérature contemporaine (1940).

La multiplication des recueils collectifs, almanachs, anthologies ainsi que les rééditions et les festivals, tel le festival de la littérature arménienne à Moscou en 1941, masquent la faiblesse de la création. Les traductions occupent une part croissante de l'édition.

Objet de toutes les attentions pour son rôle d'idéal instrument de propagande et d'« arme de la lutte des classes », accessible à une société peu alphabétisée, le théâtre est étatisé dès 1922. Jusqu'au milieu des années 1920, on y fait davantage de concessions à l'héritage et au patrimoine universel. Parmi les créations, on peut citer *Nazar le Brave* [Քաջ Նազար] de Demirdjian (1923), inspiré du folklore, mais surtout des pièces dédiées aux grandes heures

de la révolution et à l'élan impétueux de la construction socialiste, telles *Désert sanglant* [Արյունոտ անապատ] de Stépan Baghdassarian (1925), *La nouvelle Byzance* [Նոր Բյուզանդիոն] de Vahan Totovents (1925). Mais la planification thématique et le profilage de personnages stéréotypés assèchent l'inspiration. Le « héros positif », qui ne saurait connaître de conflit insoluble par la grâce du matérialisme dialectique, empêche tout ressort dramatique.

À la fin des années 1920, face à l'ennui du public, le Parti suggère aux dramaturges de mettre en scène quelques conflits mineurs de la vie quotidienne et une psychologie plus nuancée des personnages. Quelques textes émergent un peu du lot : des poèmes d'Avetik Issahakian en 1929, *La ville blanche* [Սպիտակ քաղաքը] de Stépan Zorian, le cycle *America* (1929) de Totovents, la *Chemise de feu* [Կրակէ շապիկ] de Zabel Essayan (1932).

Le roman de production (industriel ou kolkhozien) ou de formation de « l'homme nouveau » édifiant le socialisme, avec une narration centrée sur le *Gosplan* et le zèle du héros à le réaliser, la réunion du « collectif » comme ressort dramatique, sont les genres privilégiés de la « Deuxième révolution ». Le prototype en est *Hydrocentrale* [Гидроцентрал] (1928–1931) de la future « Prix Staline » Marietta Chahinian, écrit en russe mais se passant en Arménie, comme *Soldats sur le front du cuivre* [Մարտիկներ պղնձի ֆրոնտում] (1930) et *Au 60^e parallèle* [Վաթսուներորդ հորիզոնում] (1934) d'Alazan. La palme revient à Naïri Zarian avec *Hatsavan* [Հացավան] (1937) du nom d'un village qui peut se traduire par « grenier à blé », à la gloire de la collectivisation et de la liquidation des koulaks.

La satire devient proscrite. La presse satirique n'est plus qu'une pâle copie de la riche tradition prérévolutionnaire. *La session plénière* [Պլենար նիստ] (1935) de Ler Kamsar, détectée comme une critique du stalinisme, vaudra à son auteur une déportation à Vorkouta.

À condition de ne pas l'idéaliser et, mieux, de le critiquer, le passé plus ou moins autobiographique est un des thèmes préférés des « compagnons de route ». C'est la voie choisie, entre autres, par Stépan Zorian (*Histoire d'une vie* [Մի կյանքի պատմություն], 1934–1937), Gourguen Mahari (*Au seuil de la jeunesse* [Երիտասարդության սեմին], 1930), M. Armen (*La Fontaine d'Heghnar* [Հեղնար աղբյուր], 1935), Totovents (*La vie sur une ancienne voie romaine* [Կյանքը հին հռոմեական ճանապարհի վրա], 1933).

Tcharents domine toujours la poésie (*Aube épique* [Էպիքական լուսաբաց], 1930 ; *Le Livre du Chemin* [Գիրք ճանապարհին], 1933). Gegham Sarian exploite la veine lyrique, Soghomon Tarontsi les ballades à thème folklorique, Sarmen et Aghavni se réfugient dans la description des paysages de l'Arménie, Chiraz fait ses débuts avec des poèmes à la mère, son thème de prédilection. Quant à Naïri Zarian, il se distingue par son ode à Staline²⁴.

La critique littéraire se constitue en genre à part entière, sous la plume d'exégètes du marxisme et des leaders du Parti. Le Premier Secrétaire, Khandjian, lui-même, se fend d'un long article dans la revue *Grakan Tert* en 1934, intitulé « Les problèmes de notre littérature » [« Մեր գրականության խնդիրները »].

La langue elle-même est en mutation. Au début, l'utilisation du discours rapporté permettait de créer une distance entre l'auteur et le personnage. Les expressions dialectales et le jargon professionnel insufflaient un peu de pittoresque. Bientôt, les personnages parlent la novlangue de la *Pravda* et un sabir russo-arménien. Une directive de Mikoyan prescrit la nécessité d'une meilleure connaissance de « la langue de Lénine et de l'internationalisme »²⁵. Les derniers représentants du « communisme national » sont liquidés.

5. La Grande Guerre patriotique : une nouvelle chance pour la littérature nationale arménienne

À l'approche de la guerre, il apparaît néanmoins plus efficace de tabler sur le patriotisme « petit bourgeois » que sur un internationalisme trop abstrait pour stimuler l'ardeur des combattants. Les gestes épiques sont mis à l'honneur et réédités : *Le Chevalier à la peau de tigre* (Géorgie, 1937), *Dit de la légende d'Igor* [Слово о полку Игореве] (Russie, 1938), *David de Sassoun* (Arménie, 1939). *Alexandre Nevski* [Александр Невский] d'Eisenstein (1938), héroïsant la résistance des Russes face aux chevaliers teutoniques, donne le ton. En Arménie, Raffi, voué aux gémonies en 1937, est réhabilité en 1939 : le président de l'Union des Écrivains soviétiques en personne, Alexandre Fadeïev, rend hommage à « ce grand écrivain injustement rejeté pour fascisme »²⁶. Le thème prédominant devient la lutte contre un envahisseur barbare et ses atrocités, la haine du fascisme, l'amour de la patrie et de la liberté, et la fraternité d'armes des soldats soviétiques. Le poème *Appel de guerre* [Դաճմանը] d'Issahakian (1941) devient un classique. On peut citer aussi *Voix de la patrie* [Զայն հայրենական] de Naïri Zarian (1942), les ballades de G. Sarian (1944) et l'« Impromptu » [« Էքսպրոմտ »] à double sens de Chiraz :

*Nous étions en paix comme nos montagnes,
Vous êtes venus comme des vents fous.*

*Nous avons fait front comme nos montagnes.
Vous avez hurlé comme des vents fous.*

Éternels nous sommes comme nos montagnes,
Et vous passerez comme des vents fous (Mélik 1973, 344).

Le lyrisme poétique s'épanouit, sous la plume d'auteurs confirmés – Sarmen, Soghomon Tarontsi, Achot Grachi (Mélik 1973, 335-336) – ou de jeunes pousses – Silva Kapoutikian et Kévork Emine. Le roman historique convient aussi à l'époque. Jusque-là, il fallait donner une généalogie à la révolution, avec des insurgés issus du peuple, épris de liberté, voulant renverser l'ordre établi. Depuis les années 1930, c'est à Staline qu'il s'agit de trouver des ancêtres à travers la figure de tsars conquérants, bâtisseurs d'un État fort centralisé et défenseurs de l'Empire russe, tels Ivan le Terrible ou Pierre le Grand. En Arménie, *Vartanank* [Վարդանանկ]²⁷ de Térénig Demirdjian (1942) et *Le roi Pap* [Պապ թագավոր]²⁸ (1944) de Stépan Zorian correspondent à cette ligne, au risque de mésusage local.

6. Le retour de bâton du stalinisme finissant

La victoire soviétique de 1945 ne s'accompagne pas de la détente espérée. Un regain de la terreur de masse et du culte de la personnalité, l'hommage exclusif au génie russe et la réhabilitation du colonialisme tsariste accompagnent la fin de règne de Staline qui cumule les fonctions – chef du gouvernement, du Parti et de l'armée.

En Arménie, la tolérance envers l'expression du patriotisme ne se prolonge que jusqu'à la clôture de la campagne de « rapatriement en masse » de 1946-1947 (Mouradian 1979). Le 27 août 1947, une résolution du Comité central du PCUS critique l'organisation républicaine du Parti communiste d'Arménie pour sa « négligence face aux enjeux de diffusion des préceptes du marxisme-léninisme auprès de ses membres et des intellectuels arméniens ». Un mois plus tard, le 26 septembre 1947, la *Pravda* met en accusation les travaux « idéalisant le passé de l'Arménie ». Désormais, les anathèmes pleuvent contre l'intelligentsia locale : « ignorance de la lutte des classes dans l'histoire arménienne » ; « respect pour la culture réactionnaire de l'Occident bourgeois » ; « négligence dans le travail de direction idéologique » ; trop grande influence de « l'ancienne génération », accuse le XIV^e Congrès du PC d'Arménie. « Isolationnisme national », bat sa coulpe l'Union républicaine arménienne des Écrivains (juin 1950). « Grossière erreur politique » que d'avoir réédité le roman *Foudres* [Կայծեր] de Raffi qui n'a pas tenu compte de « l'aide russe au mouvement de libération nationale des Arméniens de Turquie », reconnaît le Comité central arménien, quand la *Pravda* s'indigne (5 octobre 1951). L'historiographie arménienne n'est pas la seule mise en cause. On évoque les « grossières erreurs antimarxistes » des travaux sur Chamil qui ont oublié que :

l'annexion par la Russie était le seul moyen de développement économique et culturel et de sauvegarde des peuples locaux, menacés soit d'esclavage féodal arriéré par la Turquie et l'Iran, soit de colonisation par la France et la Grande-Bretagne.

Le point d'orgue est la commémoration le 22 février 1953 du traité russo-persan de Turkmentchaï qui marque le 125^e anniversaire de « l'union », et de fait l'annexion de l'Arménie, conquise sur la Perse, à la Russie. Quelques jours plus tard, Staline meurt²⁹.

7. Entre les giboulées du Dégel, la reconquête à petits pas du patrimoine

Si le relâchement de la tension est quasi-immédiat, l'ambiguïté persiste, sur fond de course à la succession. Beria est le premier à dénoncer la machination de « l'affaire des blouses blanches » dès le 4 avril 1953, à ouvrir les camps, à proposer des mesures en faveur des nationalités et une plus grande autonomie des démocraties populaires. Mais la révolte ouvrière de Berlin-Est est violemment écrasée le 17 juin 1953. Beria est arrêté – et sans doute exécuté – dès juillet. En décembre 1953, lors de son procès officiel, ses concurrents victorieux en feront un « agent des services de renseignement du gouvernement moussavatiste contre-révolutionnaire d'Azerbaïdjan et des mencheviks de Géorgie » – Alliloueva, dans ses *Mémoires*, rajoutera les dachnaks pour faire bonne mesure –, tous « à la solde des Britanniques » (Beria 1999 ; Thom 2013).

L'Arménie suit le mouvement. Au XVII^e Congrès du PC d'Arménie (février 1954), un seul des onze membres du Politburo est réélu, la moitié du Comité central ainsi que les deux tiers de la Commission de Contrôle sont remplacés, même si leurs successeurs ne sont pas à proprement parler des hommes nouveaux. Les déçus sont mis en cause pour leur déficience dans la lutte contre « les survivances du nationalisme bourgeois ». L'ex-Deuxième Secrétaire, Zaven Grigorian, émule de Jdanov, auquel était reproché de « s'être fait un monopole du travail idéologique, pourchassant les meilleurs représentants de la culture et de la science par de fausses accusations de "courant unique" », allant trop loin dans la voie du renoncement à l'héritage culturel arménien, est nommé ministre de la Culture et continue d'enseigner à l'Université les bienfaits de la « séculaire amitié arméno-russe ». C'est finalement d'en haut, de Moscou, que viendra l'injonction de rupture avec le passé stalinien, et de lutte « contre le nihilisme national ». Le 11 mars 1954, au II^e congrès des écrivains soviétiques, vingt ans après celui de 1934, Mikoyan, coiffé de sa double casquette de représentant du centre et d'illustre enfant du pays, annonce la nouvelle ligne :

Bien sûr, il y a des tendances nationalistes dans les oeuvres de Patkanian et de Raffi, mais sur cette base, peut-on renoncer à un héritage culturel qui reflète de nombreuses pages de la lutte héroïque du peuple arménien contre les esclavagistes turcs et perses qui glorifie les hauts sentiments humains et l'amour de la vie et du travail du peuple... Les oeuvres de Tcharents remarquables par leur grand talent, sont imprégnées de sentiments révolutionnaires et de patriotisme soviétique et doivent devenir la propriété du lecteur soviétique³⁰.

La concession est saisie au vol. En juillet 1954, au Congrès de l'Union des écrivains d'Arménie, le Premier Secrétaire, Souren Tovmassian, souligne toujours « la nécessité pour les écrivains arméniens de relever le niveau de leur production en s'inspirant de la littérature classique et de la culture russes ». Mais face aux critiques de Constantin Simonov, Président de l'Union des écrivains d'URSS, qui évoque un trop grand nombre de romans historiques, le patriarche Térénig Demirdjian, visé, réplique :

Je comprends très bien les préoccupations de mon collègue russe. En entassant les romans historiques russes les uns sur les autres, on pourrait construire une forteresse sur la ligne de défense de Port Arthur et protéger la patrie. Mais, depuis les quatre ou cinq romans historiques de la littérature arménienne du siècle passé, pourquoi les deux seuls romans historiques arméniens de ces cinquante dernières années, *Le roi Pap* et *Vartanank* ont-ils soulevé tant d'inquiétude chez nos critiques ? (Der Melkonian-Minassian 1987).

Redonner à la littérature arménienne son statut de littérature nationale, et pas seulement provinciale : tel est le principal objet des débats qui amorcent le renouveau au fil des réhabilitations politiques et littéraires. Ces dernières sont marquées par les retours de camps des survivants (Mahari, Norents, Alazan, M. Armen) ainsi que par les rééditions des exécutés ou des « sulfureux », tels Raffi, Axel Bakounts ou encore Tcharents.

Toutefois, le Rapport secret, lu par Nikita Khrouchtchev lors du XX^e Congrès du PCUS, en février 1956, n'entend remettre en cause ni le système politique, ni le dogme de la

« forme nationale » et de « l'essence socialiste » de la production intellectuelle. En juin 1956, l'organe républicain du parti, *Partiakan Kiank* [La vie du Parti], tente une dernière save avec la publication du « testament » de Lénine, qui critiquait la brutalité de Staline³¹. Déjà le printemps s'achève : le 30 juin, la résolution du Comité central du PCUS, *Sur l'élimination du culte de la personnalité et ses conséquences*, précise les limites à ne pas dépasser, à savoir la mise en cause des camarades de Staline pendant la Grande Terreur. Les abus de Staline seraient tardifs et liés à son caractère. Au moment où les insurrections de Varsovie et de Budapest sont vigoureusement matées, s'ouvre la chasse au révisionnisme antistalinien. Khrouchtchev rappelle que l'art et la littérature sont subordonnés aux directives du Parti³². Les gardiens du temple de l'Institut du marxisme-léninisme et de son équivalent local, l'Institut d'histoire du PC d'Arménie, sont fustigés pour « aveuglement politique et inconscience académique »³³, notamment pour avoir publié des archives ouvrant le flanc à la critique de la politique bolchevique sur la question arménienne (Arissian 1959).

Plusieurs écrivains sont accusés de « mutinerie » pour avoir évoqué les « entraves à la liberté d'expression », pire encore, pour avoir pris des « positions anti-léninistes », en niant le caractère historique et donc transitoire du phénomène national³⁴. À la fin de l'année 1958, l'Affaire Pasternak symbolise le durcissement du pouvoir. En janvier 1959, le IV^e Congrès de l'Union des Écrivains d'Arménie, désormais privé de ses patriarches récemment disparus, Térénig Démirdjian et Avédik Issahakian³⁵, rend compte de la « normalisation ». Le rapport du président Édouard Toptchian (1911-1975) met au pilori « l'idéalisation du passé » et la surabondance des oeuvres à thèmes historiques et paysanniers au détriment de la vie citadine et ouvrière moderne. Le XXI^e Congrès du PCUS de 1959 exalte la langue russe et le rôle messianique d'une Russie qui « a frayé la première la voie vers le cosmos », créant « un nouveau ciel et une nouvelle terre », tandis qu'est anathématisé « l'esprit de clocher ». La disparition des nations est présentée comme un processus historique inéluctable, et

le nationalisme, quelle que soit l'écorce qui le recouvre [...] [est] la plus dangereuse arme politique et idéologique utilisée par la réaction internationale contre l'unité des pays socialistes (Fedenko 1963).

La nouvelle politique des nationalités connaît de multiples oscillations, ce d'autant qu'interfèrent les stratégies de lutte pour le pouvoir. Pour écarter ses concurrents « grands-russiens » de l'appareil central, Khrouchtchev s'appuie sur la périphérie. Le déboulochage de Staline qui suit le XXII^e Congrès en 1962 relance le Dégel. En Arménie, l'essor industriel concomitant permet de draper le nationalisme des couleurs d'un patriotisme économique promu par le régime. Avec la Géorgie, l'Arménie caracole en tête du nombre d'étudiants et du niveau d'instruction, avec en corollaire, la reconstitution d'une intelligentsia décimée par les purges³⁶. À l'Université et à l'Académie des Sciences, l'arménologie fleurit, les institutions patrimoniales (musées, galeries d'art, bibliothèques, etc.) sont renforcées, de nouvelles sont créées³⁷. Même l'essor des sciences exactes revêt une signification nationale, qu'il obéisse à des impératifs économiques locaux ou à la renommée de quelques savants.

Les audaces sont ponctuées de rappels à l'ordre. C'est l'époque des premiers appels d'Andreï Sakharov contre le danger nucléaire, des lectures poétiques devant la statue de Maïakovski à Moscou, des premières revues *samizdat* dont *Syntaxis* (1959) et *Phenix 61*, de l'apparition de mouvements d'opposition clandestins, mais aussi de la construction du Mur à Berlin (août 1961), de la crise des missiles de Cuba (octobre 1962), de la répression des manifestations ouvrières de Novotcherkassk en Ukraine (juin 1962). Cette période est aussi marquée par les vitupérations de Khrouchtchev contre le « barbouillage » des peintres abstraits exposés au Manège (décembre 1962) ou contre ceux qui se concentrent sur les « aspects négatifs de la période du culte ». Il prononcera en mars 1963 un avertissement :

Le Comité central exige de tous, aussi bien de la personnalité la plus en renom de la littérature et de l'art, que du jeune artiste débutant, le respect permanent de l'esprit de parti. Il n'est pas de l'intérêt de notre cause de dénicher dans les fosses à ordures du passé des exemples de dissentiment entre travailleurs de nationalité différente³⁸.

Parmi les mesures proposées pour inculquer « l'esprit de parti », figure la publication d'une revue littéraire régionale en russe.

Malgré quelques illusions perdues, la première décennie poststalinienne qui s'achève en octobre 1964, avec la chute de Khrouchtchev, a permis l'expression d'aspirations longtemps refoulées telle la mémoire du génocide des Arméniens, occultée ou interdite sous Staline et tributaire des relations entre Moscou et Ankara (Mouradian 1999). Elle est progressivement réinvestie, à travers des monographies historiques et des oeuvres littéraires jusqu'à la manifestation géante d'avril 1965 aux cris de « Nos terres ! » et « Justice ! ».

8. Culture nationale ou culture soviétique en langue arménienne ?

Les thèmes nationaux resurgissent. D'abord dans le cadre des jubilés planifiés du passé glorieux compatible avec l'idéologie : Abovian (1955), David de Sassoun (1959), statufié devant la gare centrale d'Erevan (Leyloyan-Yekmalian 2017), Mesrop Machtots (1962), l'inventeur de l'alphabet, veillant sur l'entrée du Matenadaran ; Sayat Nova (1963), célébré aussi à Bakou et Tbilissi, pour ses chants en arménien, géorgien, et persan illustrant « l'amitié entre les peuples ». Le retour aux sources se traduit par la part considérable des rééditions : chroniques et poésie médiévales, écrivains du « *Zartonk* », avec un élargissement du club des « démocrates », jugés récupérables par le régime, ainsi que les satiristes et les victimes des purges. Créée en 1967, au moment où, en Russie *Literaturnaja gazeta* [Gazette littéraire] souffle un léger vent de liberté, le titre même de la revue littéraire et artistique, *Garoun* [Printemps] semble une promesse. La poésie reste le genre le plus fécond, le roman ou le théâtre échappant moins facilement aux normes du réalisme socialiste. Les thèmes historiques restent très populaires. Stépan Zorian achève sa trilogie sur l'Arménie du IV^e siècle – *Le roi Pap* [Պապ թագաւոր], *La forteresse des Arméniens* [Հայոց բերդը], *Varazdat* [Վարազդատ] (1944-1967). *Vartanank* [Վարդանանք] de Térénig Demirdjian est réédité. Dans *Khodedan* [Խոդեդան], Khatchig Dachtents célèbre le peuple du Sassoun, sa « petite patrie » d'origine

et l'un des fiefs de résistance. Séro Khanzadian, dans *Le connétable Mekhitar* [Մխիթար սպարապետ] (1961) exalte la lutte d'indépendance des princes du Karabagh contre la Perse au début du XVIII^e siècle.

À l'aube des années 1960 émerge une génération plus intrépide. À 18 ans, Hrant Matévossian crée un événement littéraire, équivalent d'*Une journée d'Ivan Denissovitch* [Один день Ивана Денисовича] de Soljenitsyne, avec sa nouvelle *Anhidzor* [Ահնիձոր], publiée en avril 1961 par la revue *Sovetakan Grakanoutioun* [Littérature soviétique]. Pamphlet contre la collectivisation, la destruction de l'agriculture et des agriculteurs, et contre les apparatchiks, salué comme une « œuvre originale et pleine de fraîcheur », le texte devient, dès juillet 1961, la cible des censeurs. Le directeur de la revue y perd son poste. Matévossian poursuivra cependant une carrière de nouvelliste³⁹ et de scénariste⁴⁰.

Figure de proue de la génération du Dégel, l'universitaire et poète Parouïr Sevak s'inscrit tout autant dans la mémoire nationale. Son premier recueil, *Le clocher qui sans cesse résonne* [Անլռելի զանգալատուն], est dédié au génocide à travers la figure du père Komitas sombrant dans la folie⁴¹. Son ouvrage *Que la lumière soit* [Եղիցի լույս], écrit entre 1961 et 1967, mais publié à titre posthume, au lendemain de sa mort, en 1971, apparaît ainsi comme un testament allégorique. Dès sa parution, son prix s'envolait au marché noir, atteignant le montant d'un salaire mensuel moyen⁴².

9. Sur les chemins de la fossilisation

Le procès en 1966 d'Andreï Siniavski et Iouri Daniel, édités à l'étranger, inaugure l'ère de la « stagnation » brejnévienne. Soljenitsyne est exclu de l'Union des Écrivains en 1969, puis expulsé d'URSS en 1974, la dissidence est traitée comme une maladie mentale, le « printemps de Prague » est écrasé sous les chars.

Ouvert en 1967, le cycle des jubilés et particulièrement des « cinquantenaires » du régime offre un champ infini à la rééducation des masses⁴³. En 1971, le V^e Congrès de l'Union des Écrivains martèle l'antienne du « monolithisme de la littérature soviétique dans ses 75 langues d'expression », « organiquement liée au Parti communiste et à sa politique ». L'éditorial de *Sovetakan Grakanoutioun* de juin 1971, placé en regard de la notice nécrologique de Parouïr Sevak, victime d'un accident de voiture suspect, apparaît comme une grinçante épitaphe. En effet, il rappelle :

[L]e devoir des écrivains et des artistes est de réaliser les oeuvres proposées par le Parti. Les écrivains multinationaux soviétiques n'ont aucune autre aspiration que d'aider de toutes leurs forces le Parti dans son travail d'éducation monolithique de l'homme de la société communiste.

La fin de la récréation sonne aussi pour les historiens qui auraient abusé du rappel des mouvements de libération nationale, voire des citations de Lénine sur le droit à l'autodétermination⁴⁴. Les appareils de contrôle idéologique locaux sont purgés et des dissidents

nationaux envoyés au Goulag. C'est à cette époque que les postes de Deuxième Secrétaire, oeil de Moscou, sont systématiquement attribués à des Russes. Même le vigilant Premier Secrétaire, Anton Kotchinian, est démis en 1974, pour avoir, avec son ministre de l'Intérieur, « succombé aux illusions de la grandeur personnelle, de la turpitude, de l'idéalisation du passé et de l'échec dans la lutte contre le hooliganisme et l'alcoolisme en Arménie »⁴⁵. Le 30 janvier 1975, un long rapport de son successeur, Karen Demirdjian, fait état de « ce qui ne va pas en Arménie » dont le péché de « vanité nationale » :

Parouïr Sevak a [...] fermement condamné ceux qui aujourd'hui pensent à peu près de la façon suivante : « nous existions bien avant que ces peuples sachent saler leurs aliments » ou « nous traduisions Platon quand ils étaient encore sur les arbres ». [...] Ce type de patriotisme est un coussin moelleux, mais rempli non pas de duvet, mais de haschich soporifique. Le peuple arménien a de beaux et nobles sentiments et un profond respect envers tous les peuples [...] Il a des sentiments tout particuliers d'amour et de respect pour le Grand Peuple Russe qui a joué un rôle exceptionnel dans son destin à une période décisive de son histoire [...]»⁴⁶.

L'Union des Écrivains verse son écot aux purges enclenchées par le rapport de l'idéologue en chef, Karlen Dallakian⁴⁷. Ce dernier prend pour cible la presse, en panne de zèle militant et la censure jugée trop laxiste. Il s'attaque aussi aux universitaires succombant à « l'objectivisme bourgeois », aux revues littéraires trop audacieuses, aux écrivains trop respectueux envers des traditions religieuses « folkloriques », ou même à la population revendiquant le droit au bien-être matériel. Il propose une plus grande sophistication des méthodes de la propagande comme dans son article « Pour que les mots soient plus convaincants » publié dans *Kommunist* [Communiste] le 16 novembre 1976.

La direction locale du KGB est épurée en juin 1978, faute d'avoir prévenu l'émergence de la dissidence, la création d'un groupe arménien de surveillance des Accords d'Helsinki, les manifestations pour le maintien de l'arménien comme langue officielle dans la nouvelle constitution de 1977. Le Comité central s'attache aussi à donner un éclat tout particulier au 150^e anniversaire de « l'union » de l'Arménie à la Russie, qui a « sauvé une partie de la population du génocide et a ouvert la voie vers l'avenir radieux du communisme » (Grigorian 1978). Le ministre de la Défense de l'URSS, le maréchal Oustinov préside aux cérémonies et remet l'Ordre de Lénine à l'Arménie. Un complexe monumental est inauguré le 28 juillet 1978, près de Spitak. L'ensemble qui s'étend sur près de huit hectares, comprend un arc de triomphe d'entrée avec la mention « 150 » et renferme les tombes de 114 soldats russes morts en 1804, dans les « combats de libération de l'Arménie du joug des occupants étrangers ». Des paquets de cigarettes « 150 » offrent un raccourci du message : un *bogatyr* russe, sorti de la bataille de Koulikovo, d'un côté ; le preux montagnard David de Sassoun, de l'autre, unis dans la lutte contre l'ennemi commun, turco-mongol.

10. De quelques effets du Gosplan en littérature

Au congrès de 1981, le président de l'Union des Écrivains d'Arménie, Vartkès Pétrossian énumère, à la façon du bilan comptable d'une entreprise industrielle, les publications par genres. Il rappelle les jubilés déjà célébrés et annonce ceux à venir. Le compte-rendu n'évoque ni commentaire esthétique, ni débats. Le retour au national a créé ses propres stéréotypes, qui se sont superposés à ceux de l'idéologie communiste, rendant ainsi la pensée doublement captive. La vie littéraire est momifiée, parallèlement à la démoralisation de la société. L'économie informelle explose, tout comme le cynisme. Les rumeurs circulent sur le rôle – avéré ou non – du KGB dans l'accident de Parouir Sévak ou dans l'incendie mortel de l'atelier du peintre Minas Avétissian.

Pourtant, derrière la façade rigide, les fissures se sont creusées tandis qu'une nouvelle génération, plus instruite et moins marquée par la peur, est arrivée à maturité. L'ouverture sur le monde s'est accélérée avec la télévision par satellite, les voyages et contacts accrus avec la diaspora, la littérature dissidente diffusée en *samizdat*, ou à travers des genres dits mineurs comme la chanson. Les Galitch, Vissotski ou Okoudjava arméniens sont Arthur Meschian et Rouben Yérévantsi (Hakhverdian).

Tout cela a préparé, de façon souterraine, le dégel gorbatchévien et sinon le changement d'essence du régime, mais du moins son nouveau style, plus jeune, plus ouvert sur l'Occident. Les réformes par le haut pour sauver un système à bout de souffle rappellent les ambivalences de la NEP des années 1920 et des lendemains de la mort de Staline. La sous-estimation de la faillite économique et de la question nationale fera imploser l'empire soviétique par le bas.

Des oeuvres censurées, dont on dit désormais qu'elles ont sauvé l'honneur des écrivains, sont publiées. On peut mentionner *Barbelés en fleurs* [Ծաղկած փշալարեր] de Gourguen Mahari, qui s'inscrit dans la littérature des camps. La littérature ne se désengage pas pour autant du champ politique alors que nombre d'écrivains s'investissent dans la revendication de rattachement à l'Arménie du Haut-Karabagh, comme Silva Kapoudikian qui se rend à Moscou plaider cette cause auprès de Gorbatchev, ou Vano Siradeghian, membre du Comité Karabagh. La défense de la langue face à la domination du russe constitue une autre priorité nationale. Elle n'a cessé de se manifester depuis les années 1960 dans les écrits des « patriotes officiels » (Kapoutikian 1981), ou à travers des émissions de télévision comme *Notre langue, notre parole* [Մեր լեզուն, մեր խոսքը]. Cette production, d'une longévité rare (lancée en 1977, elle est toujours diffusée) ravive l'intérêt pour l'écrit. D'où une certaine déception commune à l'ex-URSS de l'attente inassouvie d'une profusion d'oeuvres inédites, écrites « pour le tiroir ». Il n'y a pas eu, à ce jour et à notre connaissance, de découvertes majeures, ni dans les familles, ni dans les oubliettes des archives du KGB, sinon de correspondance ou de quelques oeuvres censurées des auteurs les plus en vue. Certains textes avaient déjà été publiés en *samizdat* ou en *tamizdat* (publication à l'extérieur). D'autres ont peut-être irrémédiablement disparu ou restent à retrouver.

À la veille de l'effondrement de l'URSS, les entraves organisationnelles étaient déjà en voie de reconfiguration avant de disparaître. L'UES d'Arménie s'était divisée en deux camps, pro-gouvernemental et opposant, se disputant la mainmise sur les bâtiments et les revues. Deux périodiques dissidents *Hay Grogh* [Écrivain arménien] et *Mehian* [Sanctuaire] apparaissent, l'édition privée est autorisée. La création littéraire n'est plus entravée que par la loi d'airain de « l'économie de marché ». Le long compagnonnage – forcé ou accepté – avec un État totalitaire et un empire colonial n'a pas manqué de laisser une empreinte profonde.

La tradition de littérature engagée autour de la question nationale s'est poursuivie, accentuée par les crises socio-économiques, politiques et géopolitiques que traverse l'Arménie postsoviétique (Movsesian 2020). Comme tétanisées par l'implosion subite de l'URSS et la première guerre du Karabagh (1988–1994), à l'exception d'écrivains de la transition⁴⁸, les « plumes » les plus connues ont peu produit d'œuvres témoins de la nouvelle « révolution » en cours. Au sein de l'ancienne diaspora arménienne de Russie, grossie par une émigration massive de travail (près d'un tiers de la population de la République) depuis l'indépendance, est apparue une génération d'auteurs russophones. Ces derniers, bien qu'intégrés à la littérature russe, revendiquent leur double culture. Ainsi, ils illustrent un phénomène de transculturation plutôt que d'acculturation (Marchesini 2018). En Arménie, ce n'est que très récemment qu'émergent de jeunes auteurs prometteurs de la génération de l'indépendance. Parmi ces écrivains « libérés » de l'empreinte du système (Atamian 2022), on peut citer le brillant Aram Pachyan (né en 1983), lauréat en 2021 du prix de littérature de l'Union européenne pour son ouvrage *Au revoir, Piaf* [Յտեանութուն, Ծիտ] (2012). Mais ceci est une autre histoire qui reste à écrire.

Notes

- 1 *Novaia Jizn* [La Vie nouvelle]. 13.11.1905.
- 2 Formule Jdanov lors du premier congrès de l'Union des Écrivains soviétiques, en 1934 (Vaissié 2008).
- 3 Terme désignant le *Risorgimento* arménien du XIX^e siècle. Malkhas [Ardachès Hovsépian] y a consacré sous ce titre un roman historique en 1933 [*Զարթոնք*], dédié au mouvement de libération incarné par la Fédération révolutionnaire arménienne, socialiste, créée en 1890 à Tiflis dont il était membre (Ter Minassian 2019 ; Berberian 2019).
- 4 Cette synthèse introductive doit beaucoup à la thèse de Chaké Der Melkonian-Minassian (1987), pour l'histoire politique des débuts du régime, à Mary Kilbourne-Matossian (1962) et pour la période post-stalinienne, voir Claire Mouradian (1990).
- 5 L'article de David Gasparian « Littérature interdite » dans la rubrique « Arrêt sur archives » peut en donner un aperçu non exhaustif (pp. 129–146).
- 6 L'Arménie orientale, incluse dans l'Empire russe en 1828, connaît les mêmes tendances.
- 7 C'est le cas dans son poème *Oui, morts, mais non en vain* [Մեռա՛ն՝ չկորսան] (Mélik 1973, 184–185).
- 8 Voir l'essai de Violette Krikorian dans le présent numéro (pp. 113–127).
- 9 Dont la traduction française a été publiée dans l'ouvrage de Mélik (1973, 257–266).

- 10 Voir l'article d'Élisabeth Mouradian Venturini dans le présent numéro (pp. 43–60).
- 11 On estime qu'il y avait moins de 100 bolcheviks avant 1917, auxquels se sont rajoutés des milliers de révolutionnaires de la vingt-cinquième heure après la prise du pouvoir en 1920–1921 (Kilbourne-Matossian 1962 ; Mouradian 1990).
- 12 Officiellement définie comme la politique de *korenizacija* [*koren*, racine].
- 13 La « Lettre de Lénine aux camarades communistes d'Azerbaïdjan, d'Arménie, de Géorgie, du Daghestan et de la république des Peuples du Caucase du Nord » (14 avril 1921) est publiée dans *Pravda Gruzii* (8 mai 1921). Une version arménienne, plus longue, est reprise dans la revue *Verelk* [Redressement] en 1924 (n° 2-3).
- 14 Terme attribué au vieux bolchevik Anatole Lounatcharski, mais popularisé par Trotski pour les intellectuels en transition entre « l'art bourgeois » et « l'art nouveau », dans *Littérature et Révolution* (1923).
- 15 L'université fut inaugurée à Alexandropol en janvier 1920, avant d'être déplacée à Erevan.
- 16 Sur Mahari, voir l'article de Valentina Calzolari dans le présent numéro (pp. 61–79).
- 17 *Pravda*. 01.07.1925.
- 18 Alexandre Miasnikian (1886–1925), nom de guerre Mardouni (Combattant), étudie à l'Institut Lazarian et à l'Université de Moscou, activiste spécifiste, puis bolchevik à Moscou, Bakou, à l'armée pendant la guerre. Il contribue à la soviétisation de la Biélorussie, puis de l'Arménie. Il s'oppose en vain à la décision de Staline de rattacher le Haut-Karabagh à l'Azerbaïdjan en juin 1921.
- 19 Comme c'est le cas pour son poème *Le Chir-Canal est bolchevik* [Բոլշևիկ է Շիր կանալը] (Mélik 1973, 186–190).
- 20 Voir dans ce numéro les articles d'Élisabeth Mouradian Venturini (pp. 43–60) et de Violette Krikorian (pp. 113–1279).
- 21 Sur Zarian, voir aussi l'article de Vartan Matiossian dans le présent numéro (pp. 80–92).
- 22 *Grakan Tert* [Journal littéraire]. 22.03.1968. Traduit par Chaké Der Melkonian-Minassian (1987, 307).
- 23 Dont le roman d'anticipation *Nous autres* [Мы] de Zamiatine, contre-utopie inspiratrice du *Meilleur des mondes* [Brave New World] d'Huxley et du *1984* d'Orwell, et qui ne fut publiée en URSS qu'en 1988.
- 24 Il reçoit le prix Staline en 1935. À plusieurs reprises, N. Zaïrian a dénoncé Tcharents, notamment en 1932, dans une lettre ouverte l'accusant de « liens faibles avec les masses ».
- 25 *Khorhtayin Haïastan* [Arménie soviétique]. 09.11.1937.
- 26 Fadeïev, Alexandre. 16.04.1939. « L'éducation communiste des travailleurs et l'art soviétique » [Коммунистическое воспитание трудящихся и советское искусство]. *Pravda*.
- 27 Roman consacré à la bataille d'Avaraïr en 451 durant laquelle la noblesse arménienne, sous la conduite de Vartan Mamikonian, affronte la Perse qui voulait réimposer le mazdéisme.
- 28 Partie d'une trilogie évoquant les réalités sociales et politiques (rapports féodaux, rôle de l'Église, paysannerie, etc.) à l'époque des conflits entre l'Arménie et l'Empire byzantin.
- 29 *L'Anthologie de la littérature arméno-soviétique* (Hamazaspian *et al.* 1950) peut donner une bonne idée non de l'état réel de la littérature arménienne, mais de ce qui n'a pas été jeté dans les « poubelles de l'histoire » à la fin de l'époque stalinienne.
- 30 *Grakan Tert* [Journal littéraire]. 1954. n°10.
- 31 Alors qu'au même moment, les Géorgiens manifestent massivement contre la fin du culte de leur compatriote.
- 32 *Pravda*. 28.08.1957.
- 33 Résolution du CC du PCUS au sujet de son organe *Voprosi Istorii KPSS* [Questions d'histoire du PCUS], 09.03.1957.
- 34 Voir notamment la critique de l'article de Karapétian, dans la même revue *Sovetakan Grakanoutioun* [Littérature soviétique] en mai 1958, intitulée « Le caractère national de la littérature ».
- 35 Leurs funérailles nationales réunissent des foules immenses, évoquant la tradition des enterrements politiques.
- 36 Sur les 246 564 anciens élèves des établissements d'enseignement supérieur recensés entre 1929 et 1986, près de 60 % (155 670) ont fait leurs études après 1970.

- 37 Création du Musée de l'art et de la littérature (1954), du Matenadaran, l'Institut des manuscrits anciens sur la base des collections du catholicos d'Etchmiadzine (1958), de l'Association arménienne de préservation des monuments historiques (1964), du Musée Érébouni (1968). L'exposition permanente du Musée d'histoire de l'Arménie, créée en 1919, est rénovée.
- 38 *Izvestija*. 02.11.1962.
- 39 Voir par exemple sa nouvelle *Vieilles montagnes sous un ciel pur* (1981).
- 40 Dont le scénario de *Nous sommes nos montagnes* [Մենք ենք մեր սարերը] d'Henrik Malian (1970).
- 41 Le père Komitas (Soghomon Soghomonian) (1896–1935) est devenu une figure iconique du génocide, choisie pour le Mémorial de Paris. Après ses études au séminaire d'Etchmiadzine puis au Conservatoire de Berlin, il se consacre à la collecte, l'harmonisation et la diffusion du folklore arménien, kurde, turc, arabe, persan (plus de 3 000 chants recueillis) qu'il présente avec sa chorale dans les capitales européennes. Arrêté lors de la rafle des notables arméniens de Constantinople du 24 avril 1915, il est relâché au terme de multiples interventions, mais terminera ses jours à l'hôpital psychiatrique de Villejuif (Soulahian-Kuyumjian 2001).
- 42 C'est ici un souvenir personnel : on m'offrit ce recueil, acheté sous le manteau, comme un précieux présent, lors de mon tout premier séjour en Arménie, à l'été 1971.
- 43 On peut ici citer le cinquantenaire de la création des Komsomols en 1968, puis celui de la soviétisation des républiques (1969–1971), ou de création de l'URSS (1972). Le centenaire de la naissance de Lénine (1970) est aussi célébré.
- 44 Aramaïs Mnatsakanian est à nouveau pris à parti pour son ouvrage *Lénine et la solution de la question nationale en URSS* [Ленин и решение национального вопроса в СССР] (1970).
- 45 Cité par *Le Monde* du 24 décembre 1974.
- 46 *Kommunist* [Communiste]. 02.02.1975.
- 47 *Kommunist* [Communiste]. 21.10.1976.
- 48 Tels Violette Krikorian ou Vahram Martirosian.

Références bibliographiques

- Agababian, S., B. Chukhaszian, A. Ganalanian, Z. Indzhikian, and M. Mkrian. 1989. « Armenian Literature ». In *The Modern Encyclopaedia of Russian and Soviet Literature Literature*, eds. Peter Rollberg, 215–223. Gulf Breeze, FL : Academic International Press.
- Arissian, N. 1959. « Why Armenian communist historians are criticized ». *The Armenian Review* XII (2) : 67–70.
- Atamian, Christopher. 2022. « [Generation independence: Armenia's Literary Super heroes](#) ». *LARB (Los Angeles Review of Books)*.
- Bardakdjian, Kevork. 2000. *A Reference Guide to Modern Armenian Literature, 1500-1920*. Detroit, MI : Wayne State University Press.
- Beledian, Krikor. 2001. *Cinquante ans de littérature arménienne en France. Du même à l'autre*. Paris : CNRS Éditions.
- Berberian, Hourii. 2019. *Roving Revolutionaries. Armenians and the Connected Revolutions in the Russian, Iranian and Ottoman Worlds*. Los Angeles, CA : University of California Press.
- Beria, Sergo. 1999. *Beria, mon père : au coeur du pouvoir stalinien*. Préface, traduction et notes de Françoise Thom. Paris : Plon.
- Darian, Armen. 1953. « Distinguished Armenians purged by the Soviet ». *The Armenian Review* 5 : 80–83.
- Depretto, Catherine. 2001. « La censure à la période soviétique, 1917–1953. État des recherches ». *Revue des Études slaves* 73 (4) : 651–665.
- Der Melkonian-Minassian, Chaké. 1987. *Politiques littéraires en URSS*. Montréal : Presses de l'Université du Québec.

- Douzjian, Myrna. 2014. « Literary production in Twentieth-Century Armenia: From Stifling State Control to the Uncertainties of Independence ». In *Armenian Philology in the Modern Era. From Manuscript to Digital Text*, eds. Valentina Calzolari, with the collaboration of Michael E. Stone, 504–531. Leiden : E.J. Brill.
- Etkind, Efim, Georges Nivat et Ilya Serman, éd. 1987–1992. *Histoire de la littérature russe*, 6 tomes. Paris : Fayard.
- Fedenko, Panas. 1963. « La question nationale en URSS après la mort de Staline ». *Problèmes soviétiques* 6 : 38–39.
- Grossman, V. 1989. *La paix soit avec toi. Notes de voyage en Arménie*. Paris : Éditions de Fallois et l'Âge d'Homme.
- Hacikyan, Agop, Basmajian, Gabriel, and Franchuk Edward. 2005. *The Heritage of Armenian Literature*, vol. 3. Detroit : Wayne University Press.
- Hovannisian, Richard. 1967. *Armenia on the Road to Independence*. Los Angeles : University of California Press.
- Hovannisian, Richard. 1971. *The Republic of Armenia*, 4 tomes. Los Angeles : University of California Press.
- Hovian, S. 1954. « The History of Armenian literature and its study in Soviet Armenia ». *The Armenian Review* 7 (3) : 51–56.
- Kapoutikian, Silva. 1981. « Méridiens du Globe, méridiens de l'âme ». *Lettres soviétiques* 275 : 16–34.
- Kilbourne-Matossian, Mary. 1962. *The Impact of Soviet Policy in Armenia*. Leiden : E.J. Brill.
- Mandelstam, Nadejda. 1972–1975. *Contre tout espoir*, 3 tomes. Paris : Gallimard.
- Marchesini, Irina. 2018. « Literary Constellations. The Case of Armenian Authors writing in Russian today ». In *Contributi italiani al XVI Congresso Internazionale degli Slavisti (Belgrado 20–27 agosto 2018)*, eds. Maria Chiara Ferro, Laura Salmon, and Giorgio Ziffer : 289–299.
- Mélik, Rouben. 1973. *Poésie arménienne*. Paris : Les Éditeurs français réunis.
- Mikirtitchian, Levon. 1963. « Modern Armenian Literature ». *Studies on the Soviet Union*, III (2) : 112–126.
- Mouradian, Claire. 1979. « L'immigration des Arméniens de la diaspora en Arménie soviétique, 1946–1962 ». *Cahiers du monde russe et soviétique* 20 (1) : 79–110.
- Mouradian, Claire. 1990. *De Staline à Gorbatchev, histoire d'une république soviétique, l'Arménie*. Paris : Ramsay.
- Movsesian, Arpi. 2020. « Re-membering Armenian Literature in the Soviet Borderlands ». *Territories : A Transcultural Journal of Regional Studies* 2 : 78–99.
- Nichanian, Marc. 2006. *Entre l'art et le témoignage, Littérature arménienne du XX^e siècle*, 3 tomes. Genève : Métis Presse.
- Pachyan, Aram. 2020 [2012]. *Au revoir, Piaf* [ՅոՒՆԵՐՊՅՈՒՆ, Օրս], traduit par Anahit Avetissian. Marseille : Parenthèses.
- Soulahian-Kuyumjian, R. 2011. *Archeology of Madness : Komitas, Portrait of an Armenian Icon*. Princeton : Institute Gomidas.
- Tcharents, Yéghiché. 2010 [1915–1916]. *Légende dantesque* [Դանթեական առասպել], traduit par Élisabeth Mouradian Venturini. Paris : L'Harmattan.
- Ter Minassian, Anahide. 1978. « Aux origines du marxisme arménien : les spécifistes ». *Cahiers du monde russe et soviétique* 19 : 67–117.
- Ter Minassian, Anahide. 1989. *La République d'Arménie, 1918–1921*. Bruxelles : Complexe.
- Ter Minassian, Anahide, éd. 1998. « “L'auto-liquidation” de la Fédération révolutionnaire arménienne à Erevan en 1923 ». In *Histoires croisées* : 247–284.

- Ter Minassian, Anahide. 2019. « Le mouvement révolutionnaire arménien ». *Cahiers du Monde russe et soviétique* XIV (4) : 536–607.
- Ter Minassian, Taline. 2007. *Erevan, la construction d'une capitale soviétique*. Rennes : Presses universitaires de Rennes.
- Thom, Françoise. 2013. *Beria, le Janus du Kremlin*. Paris : Le Cerf.
- Vaissié, Cécile. 2008. *Les ingénieurs des âmes en chef. Littérature et politique en URSS (1944–1986)*. Paris : Belin.
- Zarian, Kostan. 1981. *The Traveller and his Road*, trad. Ara Baliozian. New York : Ashod Press.
- Zarian, Kostan. 1982. *Bancoop and the Bones of the Mammoth*, trad. Ara Baliozian. New York : Ashod Press.
-
- Aghababian, S. 1961–1967. *Histoire de la littérature arménienne soviétique*, 2 tomes. Erevan : Académie des Sciences d'Arménie [Աղաբաբյան, Ս., *Սովետահայ գրականության պատմություն*, 2 հ., Երևան, ՀՍՍՀ ԳԱ].
- Aghababian, S., Balassanian, Gr. et Topchian Ed., édés. 1960. *Pages choisies de la littérature arméno-soviétique. Prose*. Erevan : Haïpethrad [Աղաբաբյան, Ս., Բալասանյան, Գր., Թոփչյան, Եդ., Խմբ.՝ *Սովետահայ գրականության ընտիր էջեր. Արձակ*. Երևան, Հայպետհրատ].
- Aghababian, S., et Toptchian, Ed., édés. 1957. *Chronologie de la littérature d'Arménie soviétique*. Erevan : Académie des Sciences, Institut de littérature M. Abelian [Աղաբաբյան, Ս., Թոփչյան, Եդ., Խմբ.՝ *Սովետահայ գրականության տարեգրություն*. Երևան : ՀՍՍՌ ԳԱ Մ. Աբելյանի անվ. գրակ. ին-տ].
- Gasparian, David 1987. *Histoire de la poésie arménienne soviétique*. Erevan [Գասպարյան, Դ., *Հայ սովետական պոեզիայի պատմություն*. Երևան].
- Hamazaspian, V., Issahakian, A., et Toptchian, édés. 1950. *Anthologie de la littérature arméno-soviétique*. Erevan : Haïpethrad [Համազասպյան, Վ. Իսահակյան, Ա., Թոփչյան, Եդ., Խմբ. Սովետահայ գրականության անթոլոգիա, Երևան, Հայպետհրատ].
- Haroutiounian, S., Hounanian, A. et Samvelian, L., édés. 1960. *Pages choisies de la littérature arméno-soviétique. Dramaturgie* [Հարությունյան, Ս., Հունանյան, Ա., Սամվելյան, Լ., Խմբ.՝ *Սովետահայ գրականության ընտիր էջեր. Դրամատուրգիա*. Երևան, Հայպետհրատ].
- Mikirtitchian, Levon [Lem]. 1953. « Le massacre total des élites d'Arménie soviétique en 1936–1938 » [« 1936–1938 խորհրդային Հայաստանի ղեկավարութեան ամբողջական չարդը »]. *Haïrenik* [Patrie] 6 : 22–37.
- Tamrazian, Hr. 1984. *Histoire de la littérature arménienne soviétique*. Manuel, Erevan : Louys [Թամրազյան, Հր., *Սովետահայ գրականության պատմություն*: Դասագիրք: Երևան, Լույս].
- Tamrazian, Hr., Mkrtitchian, V. et Mnatsakanian, V., édés. 1960. *Pages choisies de la littérature arméno-soviétique. Poésie* [Թամրազյան, Հր., Մկրտչյան, Վ., Մնացականյան, Վ., Խմբ.՝ *Սովետահայ գրականության ընտիր էջեր. Պոեզիա*. Երևան, Հայպետհրատ].
- Tololyan, Minas. 1955–1956. *Un siècle de littérature (1850-1950)*, 2 tomes. Le Caire : Houssaper [Թլոլյան, Մինաս. *Դար Մը Գրականություն. 1850-1950*, 2 հտ. Գահիրե, Յուսսաբեր].

Open Access Publications - Bibliothèque de l'Université de Genève
Creative Commons Licence 4.0



Dictionnaire biographique des auteur·e·s cité·e·s*

Abov, Kévork [Abovian] (Tiflis 1897–Erevan 1965), publiciste et activiste. Il étudie au collège Nercessian de sa ville natale et adhère au Parti communiste en 1920. Un des signataires du « Manifeste des Trois » futuriste [Երեքի Դեկլարացիա] (1922), il opte pour une carrière littéraire plus officielle : Secrétaire de l'Association des écrivains prolétariens (1925–1931), directeur du théâtre d'État n° 1 (1928–1931), du Maténadaran (1940–1952), rédacteur du *Bulletin de Sciences sociales* [Տեղեկագիր հասարակական գիտությունների], 1961–1964). Il a surtout rédigé des monographies (entre autres sur Sayat Nova (1945), Khatchadour Abovian (1948), Gabriel Soundoukian (1953)), réalisé des traductions en arménien d'auteurs russes principalement Gorki, Maïakovski, Krioulov, Nekrassov, Griboïedov, Lermontov), dirigé plusieurs éditions d'anthologie de littérature arménienne pour les classes de terminale parues dans les années sombres (1937, 1938, 1940, 1945).

Abovian, Khatchadour (1804–1848 ?), enseignant, ethnographe, romancier. Il appartient à la première génération des intellectuels arméniens de Russie. Études à l'Université de langue allemande de Dorpat (auj. Tartu) grâce à l'appui du professeur Friedrich Parrot (1791–1841) à qui il a servi de guide lors de son voyage au Caucase et de l'ascension de l'Ararat. À son retour, ses méthodes d'enseignement modernes et son plaidoyer pour l'usage du démotique se heurtent à l'hostilité du clergé. Son œuvre principale *Les plaies de l'Arménie* [Վերք Հայաստանի, 1841, publiée en 1848], premier roman arménien en langue vernaculaire, décrit la situation et les combats des paysans de la région d'Erevan sous la domination persane, jusqu'à la conquête russe qui clôt le récit. Il y traite de thèmes qui deviendront récurrents dans la littérature arménienne : massacres, viols des vierges, peuple martyr pour la foi, protection russe, préservation de l'identité. Il a également publié une nouvelle autobiographique, des notes ethnographiques, un projet pédagogique et a traduit Goethe et Schiller. Il disparaît mystérieusement en 1848 (suicide ou assassinat sur l'ordre de Nicolas I^{er}). Un temps interdit sous Staline, Abovian a été récupéré comme le promoteur de « l'amitié arméno-russe » et de l'anticléricalisme. Voir notamment H. Adjémian, *Khatchadour Abovian et la renaissance littéraire en Arménie orientale*, Antélias, Liban, 1986.

Aghavni [Krikorian] (Kars 1911–Erevan 1992), poétesse, traductrice, publiciste. Études à l'Institut pédagogique de Leninakan (Gyumri), membre de la rédaction de divers périodiques d'Arménie soviétique et de l'Association arménienne de relations d'amitié et de culture avec les pays étrangers. Membre de l'Union des écrivains depuis 1934 et lauréate de divers prix soviétiques.

Aghayan, Ghazaros (Tiflis 1840–1911), écrivain, folkloriste, pédagogue. Célèbre pour ses manuels scolaires (abécédaires, livres de lecture) qui ont été en usage dans les écoles primaires pendant plus de quarante ans (1875–1916) et ses recueils de contes. Il a aussi traduit en arménien de nombreux auteurs de la littérature russe et européenne. Il faisait partie du cercle littéraire créé par Hovhannès Toumanian.

Alazan, Vahram [Gabouzian] (Van 1903–Erevan 1966). Orphelin du génocide, réfugié à Erevan. Rédacteur de la revue *Louvrier typographe* [Տպագրական բանվոր], président de l'Association des poètes prolétariens, (1922–1933), puis de l'Union des Écrivains d'Arménie (1933–1936), rédacteur de *Grakan Tert* [Գրական Թերթ, Journal littéraire] (1932–1936), déporté en 1936. A écrit plusieurs recueils de poésie après son retour des camps, et des *Souvenirs* [Հուշեր] publiés à titre posthume en 1967.

Arazi [Mélîk-Haroutiounian, Movsès] (Tiflis 1878–Erevan 1964). Études dans son village de la province de Tiflis, puis au lycée réal (moderne) de cette ville et à l'Institut technique de Saint-Petersbourg où il organise des révoltes estudiantines. De retour au Caucase, il collabore au périodique marxiste, *Mourdj* ([Մուրճ, Marteau], Tiflis, 1889–1907). Auteur de nouvelles et de poèmes, notamment à la gloire de Lénine. Membre de l'Union des Écrivains d'Arménie.

* Les biographies des auteurs répertoriés dans ce petit dictionnaire ne sont pas répétées (à quelques exceptions près) dans la partie consacrée à l'article de David Gasparian « Littérature interdite » (voir pp. 140–146).

Arpiarian, Arpiar (Constantinople (1851–Le Caire 1908). Écrivain réaliste (nouvelles, romans courts) aux thèmes sociaux, publiciste et critique littéraire de l'Arménie occidentale, rédacteur de plusieurs journaux dont *Arevelk* [Արևելք, Orient, Constantinople] et *Massis* [Մասիս = mont Ararat]. Exilé en Europe, puis en Égypte au moment des massacres hamidiens, il y poursuit ses activités littéraires et journalistiques.

Baronian, Hakob (Andrinople 1842–1891). Dramaturge satiriste et publiciste d'Arménie occidentale, études au collège arménien de sa ville, puis dans un institut grec, mais en partie autodidacte ; collabore à divers périodiques de Constantinople, écrit aussi des récits en prose (comme *Les mendiants honorables* [Մեծասաստիկ մորթացիկներ] (1887) et des poèmes, mais devient surtout célèbre par ses comédies sociales, raillant les travers de la bourgeoisie arménienne, telles que *Le dentiste oriental* [Աստամբարոյժն արևելյան] (1868), *Frère Baghdassar* [Պաղտասար աղբար] (1886), une des pièces les plus jouées du répertoire arménien, qui lui ont valu le surnom de « Molière arménien ».

Bakounts, Axel [Tevossian, Alexandre] (Goris 1897–Erevan 1937). Chassé du séminaire d'Etchmiadzine pour un article satirique contre la municipalité de Goris, combattant sur le front arméno-turc (décembre 1917 à juin 1918), il collabore à la presse dachnak. Après des études à l'Institut agronomique de Kharkov, il enseigne l'agronomie à Erevan tout en s'adonnant à la littérature, dans des nouvelles aux thèmes paysanniers et un style personnel, souvent satirique, utilisant les tournures dialectales de sa région natale du Siunik (Zanguézour). On lui doit des recueils de nouvelles : *Mnatzor* [Մթնաձոր, *La vallée des ténèbres*] (1927), *La marche d'Hovnatan* [Հովնաթան մարշ] (1927), *Le cheval blanc* [Սպիտակ ձի] (1928), *Les semilles des terres noires* [Սև գեղերի սերմնացանը] (1933), *Les noyers de la fraternité* [Եղբայրության ընկուզենիները] (1936). A écrit également des scénarios, un début de roman sur Abovian. A traduit *Les voyages de Gulliver*, *Taras Boulba* et de nombreux écrivains médiévaux arméniens. Il a été exécuté en 1937. Sur son œuvre, cf. L. Mikirtitchian, *Caucasian Review* (Munich), vol. 7 (1958), pp. 66–90 et vol. 8 (1959), pp. 41–69. A été réédité sélectivement à partir du Dégel.

Chahinian, Marietta (Moscou 1888–1982). Issue d'une famille d'intellectuels (son père physicien fut le vice-doyen de l'Université de Moscou), études à l'École supérieure de filles de Moscou, puis à l'Université de Berlin (1914). Enseigne à Rostov s/Don (histoire de l'art, esthétique). Elle se rallie très tôt à la révolution bolchevique, collabore à la *Pravda*, écrit (en russe) des poèmes, des romans et essais philosophico-politiques dans l'air du temps et la bonne ligne du parti. Son *Voyage en Arménie* [Ճամփորդություն Խորհրդային Հայաստան] (1950), traduit notamment en français, lui vaut le Prix Staline. Elle a reçu de nombreuses distinctions (Prix Lénine, héroïne du travail socialiste, médaille du Drapeau rouge, de l'amitié entre les peuples). Nadejda Mandelstam dresse un portrait au vitriol de celle dont « l'amour actif des autorités et le souci des intérêts du peuple avaient laissé leur empreinte sur son visage et sur toute sa personne » (in *Contre tout espoir*, T. 2, Paris, Gallimard, 1974, pp. 142–145).

Chiraz, Hovhannès [Onnig Garabédian] (Alexandropol-Gyumri 1915–Erevan 1984). Son père est tué en 1920, lors de l'avance turque. Il connaît une enfance difficile, ouvrier, puis instituteur. Études à l'Institut philologique d'Erevan, puis à l'Institut de littérature Maxime Gorki de Moscou. Son premier recueil est publié en 1935. La mère, l'Arménie, l'Ararat sont ses thèmes de prédilection. Son long poème sur le génocide, *Hayotz Dantéakan* [Հայոց Տանթէականը, l'Enfer de Dante des Arméniens] de 1965 a circulé en samizdat, avant d'être publié. Il n'a jamais adhéré au PCUS. Il a été marié à la poétesse Silva Kapoutikian.

Chirvanzadeh [Movsessian, Alexandre] (Chamakhi 1858–Kislovotsk 1935). Publiciste, romancier, dramaturge. Cousin germain de Kostan Zarian et d'Hovhannès Abélian. Études au gymnase russe de Chemakhi, bibliothécaire d'une société de bienfaisance à Bakou, membre du parti social-démocrate *Hentchak*, il collabore à la presse russe et arménienne du Caucase, dont l'hebdomadaire *Artzakank* [Արձազանկ, Écho] de Tiflis. Membre du conseil municipal de cette ville (1889–1892). Parmi ses romans : *Namous* [Նամուս, L'Honneur] (1892), porté au cinéma par Bek-Nazarov, et *Chaos* [Բունու], sur la vie sociale déliquescence de la Ville noire, Bakou (1898), traduit en français comme plusieurs autres oeuvres dans

une veine réaliste sociale : *L'Artiste, Fatma et Assad, La Possédée*. Un temps emprisonné à Odessa, il voyage constamment entre le Caucase, la France (auditeur libre à la Sorbonne), l'Arménie, les États-Unis, avant de s'installer définitivement à Erevan en 1926. Membre de l'Union des écrivains en 1934.

Dachtents, Khatchik [Tonoyan] (Bitlis 1910–Erevan 1974). Romancier, poète, traducteur. Originaire du Sassoun, il appartient à la génération des orphelins du génocide. Études à l'Université d'Erevan et à l'Institut des langues étrangères de Moscou. Universitaire (docteur en philologie en 1965), professeur et chercheur à l'Institut d'art de l'Académie des Sciences d'Arménie. Auteurs de manuels d'anglais et traducteur de Shakespeare, Longfellow, Saroyan. Premiers recueils de poésies dans les années 1930. Il a aussi écrit une tragédie historique, *Tigrane le Grand* [Տիգրան Մեծ] (1947), une monographie, *Byron et les Arméniens* [Բայրոնը և Հայերը] (1959). Son roman *Khodedan* [Խոդեդան] sur sa région natale lui vaut une grande popularité. Il y a intégré des passages entiers des *Mémoires d'un révolutionnaire arménien* [Հայ յեղափոխականի մի յիշատակները] du chef fédaï dachnak Rouben Ter Minassian. *Les travailleurs* [Ռանչապարներ], publié à titre posthume (1979), relate le sort des Arméniens pendant le génocide.

Darontsi, Soghomon (Mouch 1904–Erevan 1971). Réfugié au Caucase pendant le génocide. Études à la faculté de Langue et Littérature de l'Université d'Erevan, (1904–1971). Un poème traduit, in Rouben Mélik, *Poésie arménienne, op. cit.*, pp. 316–317.

Demirdjian, Térénik (Akhalkalak 1877–Erevan 1956). Poète, romancier, dramaturge, universitaire. Études au collège Necessian de Tiflis, au séminaire d'Etchmiadzine, au Conservatoire de Moscou, à l'Université de Genève (histoire naturelle, pédagogie). De retour à Tiflis, il participe au cercle littéraire *Vernadoun* [Cénacle] créé par H. Toumanian. Directeur du département d'Art du ministère de la Culture de la république indépendante à Erevan où il s'établit définitivement en 1925, après un passage à Tiflis au lendemain de la soviétisation. Secrétaire scientifique du département d'Art de l'Institut des Sciences et des Arts, il paie sa dîme aux injonctions littéraires du régime. Membre de l'Union des Écrivains dès 1934. Académicien (1953), récipiendaire de nombreuses distinctions (artiste populaire de l'URSS, Prix Lénine, etc.), il a été honoré de son vivant comme après sa mort : Maison-Musée (1977), prix littéraire en son nom (1980), rééditions, études. Outre des ouvrages érudits (histoire, linguistique, histoire de l'art), il a écrit des poèmes, des nouvelles, de la littérature de jeunesse, des pièces de théâtre (dont *Nazar le Brave*, inspiré de Toumanian, 1925), des romans historiques dont *Vartanank* [Վարդանանք, 1943–1946], évocation épique de la bataille d'Avarair (451) pour la foi contre la Perse, objet de nombreuses rééditions (Erevan, 1951, 1954, 1968, 1987, 2012 ; Le Caire, 1956 ; Téhéran, 1985) et traduit entre autres en français. Voir aussi Derenik Demirchyan, *The Book of Flowers/Գիրք Ծաղկանց*, translated, with an introductory essay by James R. Russell, Belmont, MA : National Association for Armenian Studies and Research, 2003.

Dussap [née Vahanian], Serpouhi (Constantinople 1842–1901). Femme de lettres féministe, romancière, philanthrope. Issue d'une famille arménienne catholique aisée de la capitale ottomane, elle reçoit une éducation française et épouse un musicien français, Paul Dussap, avec lequel elle parcourt l'Europe ; elle crée un salon culturel, contribue à diverses oeuvres caritatives et s'intéresse, comme sa mère, à l'éducation et à l'émancipation féminines dans son action comme dans sa littérature, en arménien classique puis démotique. C'est le cas de ses romans dans le style romantique, qui traitent du statut inférieur de la femme, tels *Mayda* (1883), *Siranouche* (1884), etc. Cf. Victoria Rowe, *A History of Armenian Women's Writing, 1880–1922*, Cambridge Scholars Press, 2003 ; Valentina Calzolari, « Women's Emancipation and Armenian Literature in the Ottoman Empire at the Dawn of the 20th Century », introduction à S. Dussap, *Mayda. Echoes of Protest*, Boston : AIWA Press, 2020, p. XV-XXXVII ; V. Calzolari, « [“Comment sortir d'une terne existence ?” Émancipation féminine et littérature arménienne dans l'Empire ottoman à l'aube du XX^e siècle](#) », in G. Puskas (éd.), *Actes de la rencontre Femmes et vie publique : “Sors de ta chambre !”* (Université de Genève, 12 mars 2015), 2016 ; Anahide Ter Minassian, « Dussap, Serpouhi », in Béatrice Didier, Antoinette Fouque et Mireille Calle-Gruber (dir.), *Le dictionnaire universel des créatrices*, Paris, Éditions des femmes, 2013, p. 1359.

Emine, Kévork [Karlen Mouradian] (Achtarak 1919–Erevan 1998). Poète, scénariste, publiciste, traducteur. Ingénieur de formation, membre du PCUS depuis 1953, diplômé de l'Institut Gorki de Moscou (1956), il est correspondant de *Literatournaïa Gazeta* (1951–1954), par la suite rédacteur en chef de *Literatournaïa Armeniïa* (1968–1972). Également chercheur à l'Institut d'art de l'Académie des Sciences d'Arménie. Premier recueil de poésie en 1940, Prix Staline en 1949. Il a écrit aussi des scénarios dont *Sept chants sur l'Arménie* [Յոթ երգ Հայաստանի մասին], tiré de *Abou-Lala-Mahari* d'Issahakian et a traduit de nombreux auteurs russes (Blok, Maïakovski, Essenine, Pasternak, Evtouchenko), ainsi qu'Aragon et Nazim Hikmet.

Essayan [née Hovhannessian], Zabel (Constantinople 1878–en camp 1943). Romancière, publiciste, activiste. Études de Lettres à Paris (Sorbonne, Collège de France), où elle épouse le peintre Tigran Essayan et contribue au mouvement arménophile lors des massacres hamidiens. De retour à Constantinople, elle enseigne et s'investit aussi dans la vie politique, notamment au sein de la Commission d'enquête sur les massacres de Cilicie (1909) dont elle rend compte dans son ouvrage *Dans les ruines* [Աւերակներուն մէջ] (1911). Elle échappe à la déportation en 1915, en passant la clandestinité, puis en fuyant vers la Bulgarie. Des dernières années de la guerre à 1933, où elle s'établit définitivement à Erevan à l'invitation du gouvernement pour enseigner la littérature à l'Université, elle voyage entre le Caucase, Paris et le Proche-Orient, participant aux actions de la Délégation arménienne à la Conférence de la paix et à l'assistance aux réfugiés et orphelins. Elle dirige aussi le périodique pro-soviétique *Erevan* (Paris, 1925–1930). En 1934, elle participe au premier congrès de l'Union des écrivains soviétiques. Parmi ses ouvrages importants, son retour d'Arménie, *Prométhée libéré de ses chaînes* [Պրոմէթէոս ազատագրուած] (Marseille, 1928) et ses souvenirs de jeunesse à Constantinople, *Jardins de Silihdar* [Սիլիհսարի պարտեզները] (Erevan, 1935). Elle est victime des purges staliniennes : arrêtée en 1937, elle meurt en prison, sans doute en 1943. Cf. les travaux de Léon Ketcheyan, dont sa thèse : *Zabel Essayan (1878–1943) : sa vie et son temps. Traduction annotée de l'autobiographie et de la correspondance*, Paris, EPHE, 2005, et son dossier étoffé de la revue *l'Intranquille* (Saint-Quentin de Caplong : l'Atelier de l'Agneau, 2001), avec une introduction, des traductions et des articles sur l'écrivaine. Voir aussi Valentina Calzolari, « Zabel Essayan », in J.-C. Polet (éd.), *Patrimoine littéraire. Auteurs européens du premier XXe siècle*, vol. II : *Cérémonial pour la mort du sphynx (1940–1958)*, Bruxelles : De Boeck Université, 2002, pp. 231–241.

Hakhoumian, Tigrane (Erevan 1894–1972). Poète, dramaturge, traducteur, universitaire. Études au lycée moderne de Bakou, puis à l'université de Moscou (facultés de droit et de philologie). De retour au Caucase, il est rédacteur de périodiques libéraux de Tiflis, puis à Erevan, à partir de 1922, il collabore à la presse soviétique. Ses pièces sont représentées au théâtre d'État, mais il s'investit surtout, à partir des années 1940, dans l'enseignement (Institut pédagogique, Institut des langues Brioussov) et dans la traduction en arménien, en particulier d'auteurs russes. Il a aussi écrit en russe des mémoires et divers articles.

Hakobian, Hakob (Gandzak 1866–Tiflis 1935). Poète, pionnier de la poésie prolétarienne (le « Gorki arménien »), vieux bolchevik (membre du parti depuis 1904), décoré du titre de « poète du peuple » d'Arménie et de Géorgie, il a aussi été membre du gouvernement de la Fédération de Transcaucasie et membre de l'Union des écrivains soviétiques dès 1934. Chassé du gymnase où il étudiait pour avoir participé à des réunions clandestines d'étude de la langue arménienne à une époque où elle était interdite d'enseignement (sauf au séminaire) et un poème anticlérical en arménien, « Le corbeau du Nord » [Հյուսիսի ագռավը], c'est un autodidacte qui s'adonne à l'écriture tout en travaillant à Tiflis et Bakou. Ses poèmes d'abord inspirés des écrivains nationaux comme Patkianian, puis de la situation ouvrière et la révolution, sont publiés dans la presse communiste, notamment dans *Mourdj* [Marteau].

Hovhannissian, Hovhannès (Vagharchapat (Etchmiadzine) 1864–Erevan 1929). Poète, enseignant. Diplômé de l'Institut Lazarian de Moscou. Après des voyages en Europe, de retour au Caucase, il enseigne au séminaire Kévorkian (langue et littérature russe, littérature générale, grec ancien), avant de travailler à Bakou où il participera à la Commune en 1918. De retour en Arménie, il s'investit dans le développement éducatif, à la tête des services de l'enseignement de sa région natale, ou dans les organes législatifs du

pays. Sa poésie, d'abord romantique et lyrique, sur la nature, évolue vers un style réaliste, dédiée aux souffrances du peuple, de la société rurale, ainsi qu'aux tourments du passé national. Il est considéré comme le créateur d'une nouvelle école poétique en arménien oriental ayant influencé Toumanian, Issahakian, et d'autres. Il a aussi traduit en arménien de nombreux classiques (Homère, Hugo, Pouchkine, Lermontov, Nekrassov, Goethe, Schiller, Heine, etc.).

Issahakian, Avédik (Alexandropol-Gyumri) 1875–Erevan 1957). Il étudie au séminaire d'Etchmiadzine, puis à Leipzig et Zurich. Membre du parti dachnak, il est emprisonné de retour au Caucase, avant de repartir à l'étranger (France, Allemagne, Italie, Grèce). En Arménie de 1926 à 1930, il revient définitivement en 1936. Il est dès lors couvert d'honneur, mais interdit de sortie et très isolé après la disparition de ses amis dans les purges. Membre de l'Union des Écrivains d'Arménie depuis 1935, il en devient le président à vie en 1944. Académicien depuis 1943, Prix Staline en 1946. Son premier recueil *Chants et blessures* [Երգեր ու վերքեր] (1897) porte sur le sort des Arméniens dans l'Empire ottoman. La traduction en français par Jean Minassian (Paris, 1952) de son œuvre la plus connue, *Abou-Lala-Mahari* (1909–1911), a été couronnée par l'Académie française. Ses thèmes récurrents sont l'amour, la nostalgie de la patrie, l'injustice sociale. Il s'inspire aussi des légendes nationales.

Kamsarakan, Tigrane (Constantinople 1866–Vichy 1941). Nouvelliste, publiciste, considéré comme l'un des pionniers de la littérature réaliste et progressiste en arménien occidental. Issu d'une famille très aisée, il étudie au collège Aramian de Constantinople. Il écrit dans plusieurs périodiques de Constantinople (*Massis*, *Arevelk* (Orient), etc.) sous différents pseudonymes. Sa première nouvelle, *La fille du proviseur* [Վարժապետին աղջիկը] (1888), lance sa carrière littéraire. En exil en Égypte en 1895, lors des massacres hamidiens, il investit dans l'industrie du tabac, revient à Constantinople en 1910 après la révolution jeune turque, et continue d'écrire sous différents noms de plume, mais contribue aussi à l'édition (notamment de l'œuvre de Chirvanzadeh) et enfin en France à partir de 1919. Il offre une forte somme à la RSS d'Arménie pour financer un prix littéraire. Ses œuvres ont été rééditées à Erevan (1956, 1984), Beyrouth (1957). Hakop Markarian lui a consacré une monographie, *La vie et l'œuvre de Tigrane Kamsarakan* [Տիգրան Կամսարական : Կյանքը և ստեղծագործությունը], Éditions de l'Académie des Sciences d'Arménie, 1964.

Kapoutikian, Silva (Erevan 1919–2006). D'une famille originaire de Van rescapée du génocide. Études à l'Institut philologique de l'Université d'Erevan, puis à l'Institut de littérature Maxime Gorki de Moscou. Premier recueil en 1945. Ses thèmes principaux sont l'amour, la patrie, les enfants. Le poème *Les caravanes sont encore en route* [Բարավանները դեռ քայլում են] (1964) est consacré au « rapatriement ». Elle a aussi traduit de nombreux écrivains soviétiques. Représentante des « patriotes officiels », à la lisière de l'anticonformisme, elle plaide pour la réhabilitation des auteurs victimes du stalinisme ainsi que pour le rattachement du Karabagh à l'Arménie. Elle a été l'épouse d'Hovhannès Chiraz. Cf. Anahide Ter Minassian, « Silva Gaboudikian », in Béatrice Didier, Antoinette Fouque et Mireille Calle-Gruber (dir.), *Le dictionnaire universel des créatrices*, Paris, Éditions des femmes, 2013.

Karinian [Gabrielian], Artaches (Bakou 1886–Erevan 1982). Homme politique, écrivain et publiciste. Commence son activité politique dès le gymnase qu'il poursuit à l'Université de Pétersbourg. Adhérent du POSDR en 1907, sa vie est liée à l'histoire du mouvement bolchevique. Participe aux révolutions de 1917 et à la Commune de Bakou de 1918 (il y est commissaire à la Justice), au commissariat aux Affaires arméniennes de Moscou, au commissariat à la Justice, puis à la présidence de la RSS d'Arménie. À la direction de divers instituts (histoire du parti communiste bolchevique de Transcaucasie, Institut de littérature et d'histoire), membre de l'Académie des Sciences d'Arménie. Ses écrits sont surtout consacrés à l'histoire et à la justification du Parti communiste d'Arménie, à la critique de « l'impérialisme occidental » (et du *Dachnakstoutioun*), à l'histoire de la presse et de la littérature dans une approche idéologique orthodoxe.

Khanzadian, Sero (Goris 1915–Goris-Erevan 1998). Études techniques, instituteur (1934–1941), avant de partir pour le front. Membre du PC depuis 1943. Premiers écrits dans la presse locale du Zangueour dans les années 1930. Son roman *Les hommes de notre régiment* [Մեր զնդի սարդիկ] (1950), consacré à la guerre, le rend célèbre, la popularité venant après *La terre* [Հողը], hymne à la paysannerie. Oeuvre essentiellement d'inspiration patriotique. A également écrit pour les enfants. De 1965 et jusqu'à sa mort, il est l'un des Présidents de l'Association arménienne de préservation des monuments historiques et l'un des porte-parole des revendications nationales, notamment sur la question du Karabagh.

Khanzadian, Tsolak (Karakilissa (Kirovakan, auj. Vanadzor) 1886–Moscou 1935). Études à l'Institut Lazarian (équivalent. École des langues orientales), puis à l'Université de Moscou (droit). Vit ensuite à Bakou où il participe à la vie culturelle et littéraire, dans les cercles marxistes. Auteur de diverses études de critique littéraire. À partir de 1921, il enseigne la littérature russe à l'université d'Erevan. Il se consacre aussi à la traduction des oeuvres de Lénine en arménien. Membre de l'Union des écrivains en 1934. Cf. l'analyse de Nelly Ananian de l'œuvre critique de Tsolak Khanzadian, in *Lraber*, n° 11 (3), pp. 27–36.

Khenko Aper [Khenkoyan, Atabek] (Pambak 1870–Erevan 1935). Un des multiples noms de plume de ce poète, écrivain pour la jeunesse, folkloriste et pédagogue. Après des études à l'école communale d'Alexandropol (Gyumri), il est instituteur dans diverses écoles rurales de sa province natale, puis à Tiflis et à Erevan. Il collabore à divers périodiques, et outre ses oeuvres poétiques propres, il est l'auteur de manuels scolaires ainsi que de nombreuses adaptations ou traductions de contes populaires.

Kotchar, Hratchia [Gabrielian] (près Erzeroum 1910–Erevan 1965). Romancier, publiciste. Rescapé du génocide au cours duquel il perd sa mère. Études à l'Université d'État de Erevan (philologie). Il est le premier rédacteur de la revue kurde *Riya Taza* publiée en Arménie en 1934. Réprimandé par le Parti en 1939, il obtient néanmoins, grâce au soutien du peintre Martiros Sarian, d'être nommé au sein du comité pour la préservation du patrimoine, où il dresse l'inventaire des monuments en péril du pays. Il participe à la Seconde Guerre mondiale. Ses récits de guerre connaissent un certain succès et sont traduits en russe, de même que son roman *Les enfants de la Grande Maison* [Մեծ տան զավակները], que Vassili Grossman traduira en russe. De 1946 à 1951, il est le secrétaire de l'Union des Écrivains d'Arménie, et après le Dégel, le rédacteur du mensuel *Sovetakan Grakanoutioun* [Սովետական Գրականություն, Littérature soviétique] et du journal satirique *Vozni* [Ոզնի, Le hérisson].

Kourghinian [née Popoldjian], Chouchanik (Alexandropol (Gyumri) 1876–Erevan 1927). Poétesse féministe et socialiste, membre du parti social-démocrate-Hentchak depuis 1893. Elle étudie au gymnase de filles russe de sa ville natale où elle fonde le groupe politique féminin de son parti, puis par la suite différents clubs littéraires notamment à Vladikavkaz. Elle publie sa poésie dans différents périodiques socialistes arméniens ou en recueil. Elle est considérée avec Hakob Hakobian comme une pionnière de la poésie prolétarienne : Alexandre Miasnikian l'a comparée à l'Italienne Ada Negri. Elle soutient la révolution bolchevique et s'installe à Erevan après la soviétisation. Plusieurs de ses poèmes ont été traduits en français et en anglais.

Ler Kamsar [Aram Tovmaghian] (Van 1888–Erevan 1965). Auteur satirique, membre de l'Union des écrivains soviétiques dès 1934. Études au collège américain de Van, puis au séminaire Kévorkian d'Etchmiadzine. De retour à Van, il enseigne au collège Sainte-Croix d'Aghtamar, puis au collège Yéramian. Il publie ses premiers écrits satiriques dans le journal *Achkhatank* [Աշխատանք, Travail] de Van en 1910. Pendant le génocide, il participe à l'autodéfense de la ville, puis se réfugie à Erevan. Il collabore par la suite à la plupart des périodiques arméniens du Caucase, devient le responsable de la rubrique satirique du quotidien *Khorhdtayin Haïastan* [Խորհրդային Հայաստան, Arménie soviétique] de 1921 à 1935, avant d'être victime des purges. Il est déporté à Vorkouta, puis emprisonné à Varténis. Il est libéré en 1955 et réhabilité. Une partie de son œuvre est inédite. Il a aussi écrit pour le théâtre et des mémoires.

Matevossian, Hrant (Ahnidzor 1935–Erevan 2002). Romancier et scénariste. Études à l'Institut pédagogique de Kirovakan (Vanadzor). Il collabore à *Grakan Tert* [Կրակաւն Թերթ, Journal littéraire] comme correcteur, puis commence une carrière littéraire avec sa nouvelle *Ahnidzor* [Ահնիձոր], sur la réalité sociale réelle des villages (1961), qui lui vaudra de vives critiques du Parti communiste, mais aussi la célébrité. Outre des recueils de nouvelles – dont un traduit en français –, il est aussi l'auteur de scénarios cinématographiques (*Nous sommes nos montagnes* [Մենք ենք մեր սարերը] de Henryk Malian (1969), *Soleil d'automne* [Աշնան սրբ] de Bagrat Hovhannessian (1977), etc.) et de pièces de théâtre. Il a été président de l'Union des Écrivains d'Arménie de 1995 à 2000.

Metzarents [Metzadouriants], Missak (près Kharpert 1866–Constantinople 1908). Poète lyrique d'Arménie occidentale. Il étudie au collège Yeramian de Sivas, au collège américain Anatolia de Marzvan, puis au collège central arménien de Constantinople. Il publie ses poèmes souvent dédiés à la hantise de la mort, dans divers périodiques. Il meurt de tuberculose, après avoir publié deux recueils de poésie de son vivant. Cf. James R. Russell, *Misak Medzarents: The Complete Lyric Poems* (Armenian Series 12), Fresno, CA : The Press at California State University, 2020.

Nalbandian, Mikael (Nor Nakhitchevan 1829–Saratov 1866). Écrivain et publiciste. Études auprès de Gabriel Patkanian. Secrétaire du diocèse de Nor Nakhitchevan, il va ensuite à Moscou où il enseigne l'arménien à l'Institut Lazarian, tout en suivant des cours de médecine à l'Université de Moscou comme auditeur libre. Il collabore à *Hussissapayl* [Հիսիսափայլ, Étoile du Nord ou Étoile polaire] (Moscou, 1858–1864), fréquente l'intelligentsia libérale russe, voyage ensuite en Inde et en Europe. À son retour, il est arrêté par la police tsariste. Il meurt de tuberculose en exil à Saratov. Outre une œuvre poétique, dont le futur hymne national de l'Arménie, *Notre patrie* [Մեր Հայրենիք], ses écrits portent sur la question de l'émancipation politique et nationale. Son essai *L'agriculture comme voie juste* [Երկրագործութիւնը որպէս ուղիղ ճանապարհ] s'inscrit dans une veine anticoloniale.

Nar Dos [Mikael Hovhannisian] (Tiflis 1867–1933). Poète, dramaturge, publiciste. Étudie au séminaire de Koutaïssi, qu'il doit quitter, faute de moyens. Apprend le métier de serrurier, mais commence tôt à collaborer à divers périodiques arméniens de Tiflis. Il est l'auteur de poèmes, nouvelles et pièces de théâtre dans une veine de chronique sociale, souvent satirique, ou psychologique, attentive au sort des classes défavorisées.

Nazariantz, Stépan (Tiflis 1812–Moscou 1879). Homme de lettres et universitaire orientaliste. Après le collège Necessian de Tiflis où il est le co-disciple et ami de Khatchadour Abovian, il poursuit ses études (master de philosophie) à l'université de langue allemande de Dorpat (Tartu). Il enseigne par la suite les langues orientales aux universités de Saint-Petersbourg et de Kazan, et finalement à l'Institut Lazarian de Moscou. Il soutient un doctorat sur le *Chahnameh* de Firdousi. Fondateur-rédacteur du mensuel *Hussissapayl* [Հիսիսափայլ, Étoile du Nord ou Étoile polaire] (Moscou, 1858–1864), qui réunit l'intelligentsia libérale de son temps dont Mikael Nalbandian et Raffi. Il est considéré comme l'une des têtes de file du mouvement des Lumières chez les Arméniens de Russie, promoteur du démotique, de la modernisation de l'éducation, critique du cléricisme conservateur. Il a traduit notamment Schiller en arménien.

Norents, Vagharchak [Yeritsian] (Sassoun 1903–Erevan 1973). Rescapé du génocide, il est accueilli dans un orphelinat de Tiflis, où il étudie au collège Necessian, puis s'installe à Erevan. Son premier recueil de poésie, *Sur le chemin des jours* [Օրերի ճանապարհ] (1925), est distingué par le prix du Commissariat du Peuple à l'Éducation. Quelques poèmes de Norents ont été traduits en français, in Rouben Mélik, *Poésie arménienne, op. cit.*, pp. 314–315, ainsi que de Mahari, *ibid.* pp. 309–312.

Patkanian, Raphael ou **Kamar Katiba**, son nom de plume (Nor Nakhitchevan, près Rostov s/Don 1830–1892). Poète, romancier, publiciste, essayiste. Études à l'Institut Lazarian et aux universités de Dorpat (Tartu), Moscou (médecine) et Saint-Petersbourg (langues orientales), où il fonde le club littéraire Kamar-Katiba. Il participe aux courants révolutionnaires russes, notamment à l'organisation *Zemlia i volia* [Terre et Liberté].

Après un séjour à la prison de Petropavlovsk, il vit en exil. Il publie à partir de 1850 dans le périodique *Ararat*. Ses poèmes « Les pleurs de l'Araxe » [Արարսի արտասուքը] et « Liberté » [Ազատութիւն] (traduction française in Rouben Mélik, *Poésie arménienne, op. cit.*, pp. 168–173), est très populaire comme nombre de ses écrits à connotation patriotique. Il a également écrit des chants et comptines pour enfants, des nouvelles satiriques, des romans, des essais politiques et philosophiques.

Prochian, Perdj [Ter Arakélian, Hovhannès] (Achtarak 1837–Bakou 1907). Études au gymnase impérial et au collège Nercessian de Tiflis. Enseignant dans diverses écoles arméniennes (Tiflis, Chouchi, Agoulis, Astrakhan, Etchmiadzine), il promeut l'utilisation pédagogique du théâtre, l'éducation des filles, l'utilisation du démotique (sa traduction de la Bible en démotique lui vaudra le titre de docteur en théologie par le Catholico Kévork V). Outre des écrits pédagogiques, il a publié plusieurs romans et nouvelles, très populaires, d'abord dans une veine romantique (*Sos et Vartiter* [Սոս և Վարդիթեր], 1860), puis réaliste, sinon ethnographique, essentiellement dédiée à la vie rurale, à la situation de la paysannerie, à l'injustice sociale, mais aussi à l'émancipation nationale. Il a aussi traduit *David Copperfield* de Dickens et *Enfance* [Детство] et *Jeunesse* [Юность] de Tolstoï.

Raffi [Mélik-Hakobian, Hakob] (Salmaste 1835–Tiflis 1888). Romancier, publiciste. Issu d'une famille de méliks, noblesse résiduelle du Karabagh. Études à Tiflis ; enseignant dans diverses écoles arméniennes des empires russe et ottoman. Son œuvre patriotique, d'une très grande popularité et constituée de romans et d'essais historiques, est souvent publiée d'abord en feuilleton, principalement dans les périodiques *Mchak* [Մշակ, Le cultivateur] et *Ardzakank* [Արձազանկ, Écho] de Tiflis. Promoteur de la libération nationale par l'éducation, mais aussi par les armes contre les empires se partageant l'Arménie, il forge dans ses romans, en particulier *Le fou* [Խեղճը], le prototype du *fedai*, bandit d'honneur combattant pour la liberté, à l'image des klephtes grecs ou des haïdouks bulgares. Considéré comme le « Hugo arménien », dont il s'inspire (mais on pourrait aussi le comparer au romancier de l'Ecosse, Walter Scott, ou au Polonais, Henryk Sienkiewicz), il est autorisé ou interdit par la censure soviétique, au gré des variations idéologiques et de l'instrumentalisation possible du patriotisme qu'il incarne. Ses multiples rééditions en diaspora témoignent aussi de l'importance de son auteur dans la tradition littéraire et l'identité arméniennes. Ses oeuvres complètes en 12 tomes ont été publiées à Erevan en 1983–1991 et en 1999. Outre les traductions françaises (*Le fou, Samouël, Mémoires d'un voleur de croix*), il existe des traductions anglaises de ses essais sur les Arméniens de Turquie (*Tadjkahayk*), les mélikats du Karabagh (*The Five Melikdoms of Karabagh*, Londres, Gomidas Institute Books, 2020).

Sarian, Kegham (Tabriz 1902–Erevan 1972). Poète, traducteur. Après des études au collège diocésain arménien de Tabriz et quelques années d'enseignement dans des écoles rurales de sa région natale, il s'installe en Arménie en 1922 et participe à la vie littéraire, avec une poésie dans la veine lyrique.

Sarmen, Arménak [Sarkissian] (Van 1901–Erevan 1984). Originaire de Van, il perd ses parents lors du génocide de 1915 et passe sa jeunesse en orphelinat. Il écrit ses premiers poèmes en 1919, étudie à la Faculté de Langue et Littérature d'Erevan, devient membre de l'Union des Écrivains d'Arménie en 1934. Membre du parti (1941), il est l'auteur des paroles de l'hymne de la RSS d'Arménie qui remplace l'Internationale en 1944, avant le retour à l'hymne de la Première république de 1918–1920. Deux de ses poèmes ont été traduits en français, in Rouben Mélik, *Poésie arménienne, op. cit.*, pp. 298–299.

Sahian, Hamo (Lor 1914–Erevan 1993). Après des études à l'Institut pédagogique de Bakou, il sert dans la marine soviétique pendant la Seconde Guerre mondiale. Membre du Parti communiste depuis 1946, date de la publication de son premier recueil de poèmes. Il collabore à diverses revues littéraires, dont *Khorhrdayn Grogh* [Խորհրդային գրող, Écrivain soviétique] (Bakou) avant la guerre, puis après son retour du front et son installation à Erevan, à *Avant-Garde* [Ավանգարդ], au journal satirique *Vozni* [Վոզնի, Hérisson] de 1954 à 1965. Il est le rédacteur en chef de *Grakan Tert* [Գրական Թերթ, Revue littéraire] de 1965 à 1967. À partir de 1967, il est le secrétaire de la Commission des concours d'État. Sa poésie lyrique

s'inspire principalement de thèmes nationaux. Il a aussi traduit des oeuvres russes (Pouchkine, Essenine) et de la littérature des divers peuples soviétiques.

Sayat Nova [Sayadjian, Haroutioun] (1712–1795). Fils de tisserand, étudie au monastère de Sanahin, avant de retourner à Tiflis (Tbilissi) où il apprend le métier de son père mais aussi l'art des bardes orientaux. Musicien à la cour du roi géorgien Irakli II pendant vingt ans, il est victime d'intrigues de courtisans (il aurait séduit la fille du roi) et est reclus dans le monastère d'Haghpat, où il est tué lors des derniers raids persans au Caucase. 225 chants écrits dans les principales langues du Caucase – arménien, géorgien, azéri, persan – nous sont parvenus. Cf. Charles Dowsett, *Sayat'-Nova. An 18th-century troubadour. A Biographical and Literary Study* (CSCO 561, Subsidia 91), Leuven : Peeters, 1997. *Sayat-Nova/Սայաթ-Նովա, Odes arméniennes*, traduction et notes par Élisabeth Mouradian Venturini et Serge Venturini, Paris : L'Harmattan, 2006.

Sévak, Rouben [Tchilinguirian] (Silivri 1885–Çangiri 1915). Médecin, publiciste et poète. Études au collège Berbérien de Constantinople puis à l'Université de Lausanne (médecine). Il travaille dans cette ville comme médecin et y rencontre sa future épouse d'origine allemande. Il publie ses poèmes dans diverses revues et milite au *Dachnaksoutioun*. De retour à Constantinople à la veille de la Première Guerre mondiale, en 1914, il fera partie des intellectuels et notables de la rafle du 24 avril 1915 dans la capitale, qui marque le début du génocide. Il est assassiné sur la route de la déportation avec, entre autres, Daniel Varoujan. Son épouse aura tenté en vain d'obtenir l'intervention de l'ambassadeur allemand et, réfugiée en France, renoncera à sa citoyenneté allemande. La plupart de ses oeuvres – poétiques, politiques et médicales – ont été éditées ou rééditées à titre posthume.

Siamanto [Yardjanian, Atom] (Akn 1878–Angora 1915). Études au collège Nercessian de Tiflis, puis au collège Berbérien de Constantinople. Il se réfugie en Europe au moment des massacres hamidiens, à Paris, où il étudie à la Sorbonne, puis à Genève. Il y collabore au journal dachnak *Drochak* [Դրոշակ, Étendard], qui publie ses premières oeuvres poétiques, ainsi qu'à divers périodiques : *Anahid* (Paris), *Banber* [Բանբեր, Bulletin] (Saint-Petersbourg), *Hairenik* [Հայրենիք, Patrie] (Boston). La plus grande partie de ses écrits (poésie, essais, articles) sont consacrés au sort malheureux des Arméniens sous Abdulhamid II, aux persécutions et massacres, à la nécessité de la résistance. De retour dans l'Empire ottoman après la révolution constitutionnelle jeune-turque en 1908, il part pour les États-Unis où il travaille pour *Hairenik*, revient à Constantinople, voyage au Caucase. Il est assassiné lors du génocide des Arméniens. Cf. Valentina Calzolari, « *La danza di Siamant'ō fra letteratura e arti contemporanee. Da Ararat d'Atom Egoian a Defixiones, Will & Testament di Diamanda Galás* », in F. Alpi, R. Meyer, I. Tinti, D. Zakarian (éds), with the collaboration of E. Bonfiglio, *Armenian Through the Lens of Time* (Armenian Texts and Studies 6), Leiden/Boston : Brill, 2022, pp. 360–388.

Soundoukian, Gabriel (Tiflis 1825–1912). Dramaturge. Études dans des écoles arméniennes et au gymnase russe de Tiflis, puis à l'Université de Saint-Petersbourg (études orientales) où il présente un mémoire sur la versification persane. De retour à Tiflis, il commence une carrière de fonctionnaire impérial (traducteur dans les services de la vice-royauté du Caucase, membre de l'administration du gouvernement de Derbent, puis des chemins de fer du Caucase). Parallèlement, il collabore à de nombreux périodiques arméniens de Tiflis et écrit des comédies sociales telles *Khatabala* [Խաթաբալա] (1867), *Pepo* [Պէփօ] (1876), *Le foyer détruit* [Բախնուած օջախ] (1882), *Les époux* [Սմուսիւններ] (1893), etc., satire des moeurs et des avatars d'une société traditionnelle en cours de modernisation, qui rencontrent un grand succès. Son nom a été donné au théâtre d'État d'Erevan.

Tcharents, Yéghiché [Soghomonian] (Kars 1897–Erevan 1937). Avec le prosateur Axel Bakounts, c'est certainement la principale figure littéraire arménienne de son temps. Premiers poèmes dès 1912. Dans le corps des volontaires arméniens du Caucase, avant de rejoindre l'Armée rouge. Il est influencé par Maïakovski. Un des auteurs du « Manifeste des trois » [Երեքի Դեկլարացիա] (1922), appelant à la création d'une poésie prolétarienne en Arménie. D'abord révolutionnaire (« Les foules en délire » [Սմբխնները

[խելազարված], « Lénine et Ali », etc.), son inspiration devient plus nationale : *Yerkir Naïri* [Երկիր Նաիրի, Le pays Naïri] (1922), *Guirk Djanabarhi* [Գիրք ճանապարհի, Le livre du chemin] (1933). Il se lie avec Ossip Mandelstam lors du séjour de ce dernier en Arménie. Dénoncé comme « trotskyste », puis « nationaliste » en 1934, il défend Boris Pasternak en 1935. Liquidé en 1937. Depuis sa réhabilitation, il a été réédité à plusieurs reprises. Pour des traductions françaises de quelques poèmes, cf. *Anthologie de la poésie arménienne*, sous la direction de Rouben Melik, Paris, Éditeurs Français Réunis, 1973 ; L.A. Marcel et G. Poladian, *Choix de poèmes arméniens*, Beyrouth, Hamaskaïne, 1980 ; M. Arsenian, *Eghiché Tcharentz, choix de poèmes*, Paris, *Cultures Arméniennes*, n° 1, 1978. Claire Mouradian, préface à l'édition française de la Maison de rééducation d'Erevan, traduction de Pierre Ter Sarkissian, Marseille : Parenthèses, 1992 ; Valentina Calzolari, « Eghishe Tcharentz », in J.-C. Polet (éd.), *Patrimoine littéraire. Auteurs européens du premier XX^e siècle*, vol. I : *De la drôle de paix à la drôle de guerre (1923–1939)*, Bruxelles : De Boeck Université, 2002, pp. 642–651. Marc Nichanian, with the collaboration of Vartan Matiossian (éds), *Yeghishe Ch'arents', Poet of the Revolution*, Costa Mesa, CA : Mazda, 2003. Voir également les traductions d'Élisabeth Mouradian et Serge Venturini.

Térian, Vahan [Ter Grigorian] (Gandzak 1885–Orenbourg 1920). Poète et homme politique. Il étudie à Tiflis, à l'Institut Lazarian puis à l'Université de Moscou (histoire et linguistique), dont il est expulsé pour activités révolutionnaires et jeté en prison, et enfin à l'Université des langues orientales de Saint-Pétersbourg. Au cours de sa formation, il fait la connaissance de Maxime Gorki, avec lequel il publie une anthologie de la poésie arménienne en russe. Il est l'un des co-fondateurs de la revue *Garoun* [Գարուն, Printemps] (Moscou, 1910–1912, 3 numéros) et de l'association culturelle Panthéon. Son premier recueil poétique est publié en 1908. En 1915, ses poèmes patriotiques teintés de désespérance face à la catastrophe du génocide, *Pays Naïri* [Երկիր Նաիրի] paraissent dans la revue *Mchak* [Մշակ, Le cultivateur] de Tiflis, puis en recueil. Il participe à la révolution d'Octobre, prépare un dossier sur la question arménienne pour les négociations de Brest-Litovsk auxquelles il est délégué, mais qu'il ne pourra finalement pas présenter. Le traité, dont l'un des signataires est l'Arménien Lev Karakhan, scelle la cession des provinces arméniennes occidentales – notamment de Kars – à l'Empire ottoman. En 1918–1919, il visite les camps de réfugiés arméniens au Nord-Caucase, puis est envoyé par le Commissariat aux nationalités en Asie centrale pour des actions de propagande. Atteint de tuberculose de longue date, il meurt prématurément en route, à Orenbourg.

Totovents, Vahan (Mezré (Elazig) 1893–Erevan 1938). Né dans l'Empire ottoman, il étudie notamment à l'Université du Wisconsin, sert le célèbre combattant de la liberté et un des chefs des volontaires arméniens, le général Antranik Ozanian pendant la Première Guerre mondiale. Sous le pseudonyme de Marmarian, il lui consacre une biographie *Le général Antranik et ses batailles* [Զորավար Անդրանիկ եւ իր պատերազմները] (Constantinople, 1920). Il repart pour les États-Unis en 1919, avant de s'installer en Arménie en 1922. Il écrit diverses nouvelles, des souvenirs et une autobiographie, intitulée *La vie sous une ancienne route romaine* [Կյանքը հին հռոմեական ճանապարհի վրա], traduite en français sous le titre : *Une enfance arménienne* (Paris, Julliard, 1989). Il est arrêté en 1936 et exécuté en 1938. Cf. aussi Marc Nichanian, *Entre l'art et le témoignage. Littératures arméniennes au XX^e siècle. Vol. 1 : la révolution nationale*, Genève, Métis Presses, 2006.

Toumanian, Hovhannès (Lori 1869–Moscou 1923). Après des études au collège Nercessian de Tiflis, il se consacre entièrement à la littérature, notamment de jeunesse. C'est sans doute l'un des écrivains les plus populaires et consensuels, auteur de poèmes et de contes issus du folklore national. Il fonde un cercle littéraire, Le Cénacle [Վերնասոնն], interdit par les autorités tsaristes (il est arrêté), puis une Association des écrivains du Caucase dont il assure la présidence. Il déploie aussi une importante activité sociale et humanitaire lors des crises que traversent son pays (guerres arméno-tatares de 1905-1907, pendant la Première Guerre mondiale et le génocide, sous la Première république). Après la soviétisation, il contribue à la campagne lancée par le HOK (Comité d'Aide à l'Arménie), créé en 1921 sur le modèle du Comité d'aide aux affamés de Russie, présidé par Maxime Gorki. Il persuade aussi plusieurs écrivains – dont Avétik

Issahakian – de venir en Arménie soviétique. Sa maison-musée dans son village natal de Dsegh, rebaptisé en son nom, a été inaugurée dès 1939. Deux opéras (*Anouch*, 1912 et *Salmast*, 1930) sont inspirés de ses oeuvres qui ont aussi donné lieu à une vingtaine de films et dessins animés. On ne citera ici que quelques-unes de ses oeuvres traduites en français : *La geste de David le Sassouniote* (par Armand Gaspard), Éditions de la Frégate, Genève, 1945 ; *Oeuvres choisies*, Moscou, Éditions du Progrès, 1969 ; *Nazar le téméraire* (par Rouben Mélik), Charenton, Érebouni, 1969 ; *La goutte de miel* (par Séta Papazian), Roquevaire, Parenthèses, 1980 ; *Trois contes arméniens* (par Denis Donikian et Jean Guréghian), Paris, Edipol, 2005 ; *Quatrains* (par Denis Donikian), Erevan, Actual Art, 2006 ; *Mon ami Toumanian* (par Alice Varvarian-Saboundjian), Paris, Sigest, 2011. L'Unesco a soutenu [la commémoration du 150^e anniversaire de sa naissance en 2019](#). Voir aussi, Valentina Calzolari, « Hovhannès Toumanian », dans J.-C. Polet (éd.), *Patrimoine littéraire. Auteurs européens du premier XX^e siècle*, vol. I : *De la drôle de paix à la drôle de guerre (1923-1939)*, Bruxelles : De Boeck Université, 2002, pp. 44–54.

Vanandetsi, Gourguen [Portsoughian] (Kars 1898–Erevan 1937). Poète, critique littéraire, enseignant. Études au lycée moderne de Kars, puis à l'Université d'Erevan. Il enseigne par la suite la sociologie littéraire et artistique dans divers établissements supérieurs techniques, puis à l'Université. Membre de l'Association des écrivains prolétariens, puis de l'Union des Écrivains soviétiques en 1934. Il a surtout écrit des monographies sur les classiques arméniens (Abovian, Raffi, Chirvanzadeh) ou des artistes (le peintre Martiros Sarian). Il est victime des purges et meurt en prison en 1937.

Varoujan, Daniel [Tchéboukkiarian] (Perknig, près de Sivas 1884–Çankiri 1915). Poète, enseignant. Études à Constantinople, à Venise (collège des pères mekhitaristes et à l'Université de Gand, il enseigne dans sa région natale, puis à Constantinople à partir de 1912. Un des fondateurs du groupe littéraire *Mehian* [Sanctuaire], en référence à la période préchrétienne de l'Arménie. Poète symboliste, influencé par Emile Verhaeren et engagé politiquement (il est membre du *Dachnaksoutioun*), sensible à la condition paysanne et aux malheurs de la nation, il est assassiné pendant le génocide de 1915. Plusieurs de ses poèmes ont été traduits en français : *Le chant du pain*, par Vahé Godel, Marseille, Parenthèses, 1990 ; *Chants païens et autres poèmes*, par Vahé Godel, *La Différence*, 1994. Voir le dossier qui lui a été consacré par la *Revue belge de philologie et d'histoire*, n° 97 (3), 2019, ([Dossier II : Daniel Varoujan. Un poète arménien à Gand : cent ans après, pp. 773–934](#)), ainsi que Valentina Calzolari, « Daniel Varoujan », dans J.-C. Polet (Éd.), *Patrimoine littéraire européen*, vol. 12 : « Mondialisation de l'Europe (1885–1922) », Bruxelles, De Boeck Univ., 2000, pp. 669–679.

Vechtouni, Azad (Tachdjian, Garabed) (Van 1894–Erevan 1958). Poète, publiciste. Études à Van, Constantinople et à la Sorbonne (auditeur libre). À Tiflis pendant la guerre, ce qui lui permet d'échapper au génocide, il enseigne à l'orphelinat Nercessian. Fonde ou collabore à divers journaux bolcheviques au Caucase, en Crimée, à Rostov s/Don.

Zarian, Naïri [Yeghiazarian, Haïastan] (Van 1900–Erevan 1969). Membre du Parti communiste depuis 1930, il a dénoncé Tcharents, indigne selon lui d'être membre de la rédaction de *Grakan Dirkeroum* [Գրական դիրքերում, En sentinelle littéraire], en 1928, et dans une lettre ouverte de 1932, où il l'accuse de liens faibles avec les masses, ce qui équivaut à l'accuser d'être un ennemi du peuple. Il a été lui-même président de l'Union des Écrivains d'Arménie (1944–1946).

Zarian, Kostan (Chamakhi 1885–Erevan 1969). Fils de général, il étudie au gymnase russe de Bakou, à Paris puis à l'Université de Bruxelles dont il est docteur ès-lettres, ainsi qu'à Venise au collège des pères mekhitaristes. Il participe à la création de la revue *Mehian* à Constantinople en 1914, et après le début de la guerre, se réfugie en Bulgarie, voyage entre l'Europe, le Proche-Orient et les États-Unis. Il enseigne à l'université américaine de Beyrouth et à Columbia. Il vient en Arménie dans les années 1920, repart, avant de s'y installer définitivement à partir de 1960. Il enseigne la littérature européenne à l'Université d'Erevan. Son *Bateau sur la montagne* [Սառը լեռան վրայ], roman épique sur la Première république indépendante, écrit en 1943, a été traduit en français, comme son récit *L'île et un homme* [Կղզին և մի մարդ]. Il existe

aussi des traductions anglaises d'autres oeuvres importantes, dont *The Traveller and his Road* [Անցորդը եւ իր ճամբան] (1ère édition en arm. : 1926), New York, Ashod Press, 1981, et *Bancoop and the Bones of the Mammoth* [Բանկօօպը եւ մամուռի ոսկորները], 1ère édition en arm. : 1931–1934].

Zohrab, Krikor (Constantinople 1861–sur la route de Diyarbakir 1915). Avocat, homme politique (député au Parlement ottoman) et écrivain d'Arménie occidentale. Outre des oeuvres juridiques et des travaux relatifs à la question nationale (sous le pseudonyme de Marcel Léart, *La question arménienne à la lumière des documents*, Paris, A. Chalamell, 1913), il a écrit des nouvelles réalistes sur la société de son temps à la manière d'un Maupassant, notamment sur la question de l'émancipation féminine, dont certaines ont été traduites en français (*La vie comme elle est* [Կեանքը ինչպէս որ է] (1911) et en anglais. Une partie de son oeuvre a été publiée à titre posthume après son assassinat lors du génocide de 1915.

Zorian, Stepan (Dilidjan 1889–Erevan 1967). Écrivain, publiciste. Études dans une école russe de sa ville. Faute de moyens, il ne peut accéder au collège Nercessian de Tiflis et travaille comme correcteur et traducteur auprès de divers périodiques. Il collabore à la presse libérale caucasienne. À Erevan à partir de 1919, il se rallie au nouveau régime lors de la soviétisation. Il travaille au Commissariat à l'Éducation (1922–1934), au Commissariat à la culture (1929–1937) ; il est aussi vice-président de l'Union des écrivains travailleurs (1927–1928) et consultant de Haïkino (1930–1934), Secrétaire de l'Union des Écrivains (1950–1954), membre du Comité du prix Lénine (à partir de 1962), académicien (1965). Se voulant chroniqueur de son époque, il traite dans ses recueils de nouvelles – dont *Les hommes tristes* [Տխուր մարդիկ] (1918), *La Guerre* [Պատերազմը] (1925) – des bouleversement des mentalités sous l'impact de la révolution, de la guerre, de la brutalité des temps, de la construction du socialisme. Il a beaucoup traduit (Tourgueniev, Tolstoï, Tchekhov, Mark Twain, Maupassant) et a publié ses *Souvenirs* [Հուշերի գիրք] (1958).

Open Access Publications - Bibliothèque de l'Université de Genève
Creative Commons Licence 4.0

